

JOURNAL HELVETIQUE

O U

RECUEIL

D E

PIECES FUGITIVES DE LITERATURE,
CHOISIE ;

De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse, que des Païs Etrangers.

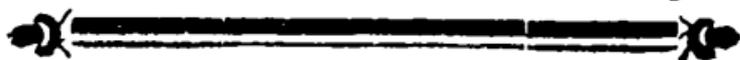
¹
DEDIÉ AU ROI.

● A V R I L 1761.



NEUCHATEL,

De l'Imprimerie du premier EDITEUR *de ce Journal.*

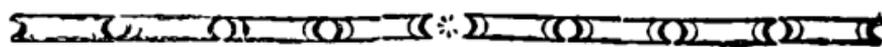


MDCCLXI.

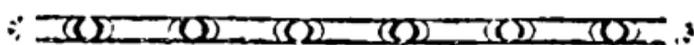




JOURNAL HELVETIQUE.



A V R I L 1761.



SEPTIEME LETTRE

*D'un Protestant , employé dans la Mission
pour convertir les Juifs.*

MON CHER AMI ,

*M*ON Banquier étant venu hier me
trouver à mon logis, me pria d'aller
souper chez lui. Sa charmante fem-
me me reçut de la manière la plus polie ;
& pour surcroit de plaisir, j'y rencontrai
mon Médecin , avec Mademoiselle sa sœur ca-
dette, toute pleine de graces. La Dame du lo-
gis m'ayant fait placer à table à côté d'elle pour
me servir, Attendez, lui dit le Médecin en
me prenant la main, attendez que j'aie tâté
le pouls à Monsieur. A quoi bon, m'écriai-

je , cette cérémonie ? Vous verrez assez à mon apétit que je n'ai pas besoin de vos ordonnances. Point de façons , me répondit-il , on ne se trouve jamais bien de regimber contre la Médecine. Il n'est point question maintenant de votre apétit , il s'agit de mes observations. J'ai pour maxime , que dans notre art , nous n'en saurions jamais trop faire. Vous voyant ici seul Chrétien , avec quatre Personnes juives , j'ai été curieux d'examiner s'il n'y auroit point chez vous quelque secret mouvement d'inquiétude & de crainte ; mais rien dans votre sang n'indique la moindre émotion : Allez , vous êtes un homme intrépide. Grace à votre génie observateur , lui dis-je alors en riant , me voilà donc bien reconu & confirmé brave. Mettez-moi , aussi souvent qu'il vous plaira , à une si rude épreuve , vous verrez que je paierai toujours bien de ma personne. Mais à propos de bravoure , me dit la femme du Banquier , n'avez-vous point craint , Monsieur , le ressentiment de l'Avanturier , que vous empêchâtes l'autre jour de duper mon mari par une fausse lettre de change ? Non , Madame , lui répondis-je , c'est dans le cœur de ceux qui s'adonnent à la friponnerie , que réside ordinairement la lâcheté. Il ne manqua pourtant pas sans doute , dit là dessus notre Demoiselle , de bien pester contre vous , de ce

que vous ne lui aviez pas laissé ramasser sa proie, ces belles espèces d'or, qu'il croioit déjà tenir.

S'il peut un jour, repartis-je, rentrer en lui-même, il m'en fera bon gré, aussi bien que de ce que je ne le fis pas arrêter, & de ce que j'écrivis tout de fuite à un de mes amis, pour le prier d'avertir ses parens de ce que je venois de voir, afin qu'on ait l'œil sur lui, & qu'on tâche de le corriger; car il est d'une très-honête famille, à qui je voudrois fort épargner la honte que le châ-timent public d'un de ses membres feroit ré-jaillir sur elle. Toutes les fois, continuai je, que je vois quelqu'un oublier la crainte du SEIGNEUR, je ne puis m'empêcher de sou-pirer après cet heureux tems, où DIEU lui-même nous dit, *que chacun n'enseignera plus son prochain, ni chacun son frère, en disant, Conoissez l'Eternel, parce que tous le conoi-tront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand d'entr'eux.* (*) Qu'il tarde à venir, s'écria-t-elle, ce tems de lumière & de sainteté! Oui, reprit Madame sa Sœur. A ne considé-rer que l'état présent des affaires humaines, & la dépravation presque générale des grands & des petits parmi tous les Peuples, on se-roit tenté de croire que la corruption ira

Z 3

(*) JER. XXXI. 34.

toûjours son train sur cette terre ; mais puisque nos saints Oracles nous assurent le contraire , il y auroit de l'impiété à douter un seul moment du parfait accomplissement des promesses de celui qui est le Père des esprits , & qui tient en ses mains les rênes de l'Univers. Je serois néanmoins bien curieuse de savoir de quels moïens DIEU se servira pour résoudre les cœurs , & pour établir sur toute la terre le règne de la vérité , de la justice & de la paix.

Mais , ma chère femme , lui dit son mari , non sans applaudir à sa louable curiosité, DIEU nous a-t-il laissé dans l'ignorance sur ce sujet ? Ne nous dit-il pas dans ISAÏE , *Mon Peuple , écoutez moi : oui , vous qui êtes ma Nation , prêtez moi l'oreille ; car ma Loi va se répandre par mon ordre , & je manifesterai tout d'un coup mes Jugemens , pour éclairer les Peuples. Ma justice est prête à éclater ; ma délivrance va paroître , & les Peuples seront jugés par mon bras vengeur. Que les Isles soient devant moi dans l'attente , & qu'elles se confient en mon bras. Elevez vos yeux au Ciel , puis abaissez vos regards sur la terre ; car les Cieux (c'est-à-dire les Gouvernemens tyranniques) auront disparu come une fumée ; & la terre (persécutrice) sera tombé de vieillesse , come un vêtement : Alors ses habitans seront morts , come il étoit convenable ; ensorte que ma deli-*

France sera arrivée pour l'éternité, & que ma justice ne sera plus blessée. ()*

Le Médecin prenant alors la parole, dit à son tour : Ma chère Sœur est bien persuadée de cela ; elle ne sauroit douter de la vérité de ce que dit encore ISAÏE, *que les habitans du Monde apprendront enfin à être justes, lors que DIEU exercera ses jugemens sur la terre (**)* en faveur des gens de bien, qui auront exposé leur vie, & tout sacrifié pour la défense de sa Loi ; mais ce qu'elle souhaiteroit de conoitre, c'est sans doute le détail de ses jugemens. Elle voudroit aparemment savoir en quelle partie du monde, & de quelle manière s'ouvrira une scène si intéressante ; qui seront les principaux Acteurs qu'on y verra paroître, & par quel suite d'événemens contraires, les méchans attireront enfin sur eux une juste punition, pendant que les bons feront admirer & couronner leur sagesse & leur fidélité. Oui, mon cher Frère, lui dit-elle, vous avez bien compris ma pensée, & vous l'avez mieux exprimée que je n'aurois sçu le faire ; c'est bien sur ce dénouement que se fixeroit ma curiosité.

Cela étant, lui dis-je, Madame, il me semble que vous pouvez déjà trouver de quoi vous satisfaire dans les révélations de DA-

Z 4

(*) ISA. Li. 4 - 6.

(**) ISA. XXVI. 9.

NIEL. Ce Propbète ne dit-il pas à NEBU-
 CADNETSAR au chapitre fecond „ 39. Après
 „ vous , il s'élévera un autre Roiaume (*celui*
 „ *des Médes & des Perfes*) qui est à présent
 „ rampant devant vous ; puis un troisiéme
 „ Roiaume tout autre , (*celui d'Alexandre le*
 „ *Grand & des Grecs* ,) qui est figuré par
 „ l'airain , & qui dominera sur toute la terre.
 „ 40. Quatriéme Roiaume (*celui des Ro-*
 „ *mains*) fera fort come le fer , parce que le
 „ fer brise & domte toutes choses. Semblable
 „ donc au fer qui sert à rompre , il brisera
 „ & mettra en piéces tous ces Roiaumes-là.
 „ 41. Et come vous avez vû que les pieds
 „ & les orteils étoient en partie d'argile de
 „ potier , & en partie de fer , le Roiaume
 „ fera divisé de manière qu'il y restera de la
 „ solidité du fer. Come vous avez vû que le
 „ fer étoit mêlé avec l'argile de boue , 42. &
 „ que les doigts des piés étoient en partie de
 „ fer , & en partie d'argile , dans la fin du
 „ Roiaume il fera fort ; mais il fera aussi en
 „ partie fragile. 43. Come vous avez vû en-
 „ core que le fer étoit mêlé avec l'argile de
 „ boue , *ces Rois* se mêleront ; enforte qu'ils
 „ se trouveront avec la race d'un Mortel ;
 „ mais non jusqu'à être adhérens l'un à l'au-
 „ tre , de même que le fer ne se lie point avec
 „ l'argile. 44. Dans leurs jours donc , *dans les*
 „ *jours* de ces Rois , le DIEU du Ciel susci-

„ tera un Roiaume, qui ne fera jamais détruit,
 „ & dont l'autorité royale ne passera point à un
 „ autre Peuple. Il brisera & consumera tous
 „ ces Roiaumes-là, & subsistera lui-même é-
 „ ternellement, 45. de même que vous avez
 „ vû, que de la montagne (*c'est-à-dire des piés*
 „ *du Colosse*) il s'est détaché une masse, qui a
 „ été poussée non par des Puissances, & a mis
 „ en pièces le fer, l'airain, l'argile, l'argent
 „ & l'or. „

Si le quatrième Roiaume, figuré par les dix orteils de la statue colossale, subsiste encore à présent dans les divers Etats, qui se sont élevés de l'Empire Romain; si la Puissance civile, dont le fer est le symbole, s'y trouve actuellement mêlée avec la Puissance Eclésiastique, dont l'argile est l'emblème, & si les maximes, les intérêts & les vues de l'une, sont de leur nature trop en opposition à l'autre pour former une union bien étroite, doit-il être difficile de distinguer entre ces divers Etats, le Roiaume particulier, que le DIEU du Ciel doit détacher des autres, & susciter par son esprit, quand le tems en sera venu, pour l'exécution de ses desseins favorables? Si vous souhaitez de plus grands détails sur le quatrième Roiaume, ne les trouverez vous pas dans les Chapitres septième, huitième, onzième & douzième de DANIEL? N'y verrez-vous pas des caractères, qui ren-

dent très-conoiffable la puiffance écnemie des Saints , laquelle doit prévaloir fur eux jufqu'au tems de fa destruction ?

Quelque foible & difperfée que foit notre Nation, dit alors le Banquier , j'efpère que DIEU daignera fe fervir d'elle , pour détacher de la montagne la pierre ou mafle qui doit exécuter de fi grandes chofes, ou ce qui eft la même chofe , pour fufciter ce Roiaume bienfaifant , à qui l'Univers entier fera redevable de fon bonheur & de fa gloire. C'eft ainfi qu'il a toujours fait éclater fa puiffance , en acompliffant fes merveilles par des organes , que le monde regardoit avec mépris.

Pour moi , reprit le Médecin , quoi que j'efpère auffi la même chofe , je ne laiffe pas pour cela de craindre que plufieurs de nôtre Peuple ne fe déterminent à fléchir le genou devant Baal , durant les trois ans & demi qu'on fe livrera entre les mains de la Puiffance que DANIEL vit paroître fous la figure d'une petite corne , qui avoit des yeux femblables à ceux d'un home , & une bouche qui difoit de grandes chofes. Le Prophète ne remarque-t-il pas que cette Puiffance fit la guerre aux Saints , & eut l'avantage fur eux jufqu'à ce que l'Ancien des jours arriva , que le jugement fut remis aux Saints des Très-hauts ; & que le tems marqué étant venu , les Saints

privent possession du Roïaume? ()* Si nous en croions ceux de nos gens qui se sauvent de Portugal & d'Espagne, n'y a-t-il pas dans ces deux Roïaumes beaucoup de Juifs, qui ne le font qu'en secret, qui dissimulent leur Religion, & adhèrent extérieurement à un Culte, qu'ils condanent dans le fond de leur cœur? Ils nous assurent qu'il s'en trouve jusques dans le Tribunal de l'Inquisition, & qu'ils ne font pas les moins ardens à sévir contre leurs frères,

Jene vois rien en cela, lui dis-je, qu'un juste jugement de DIEU, & l'accomplissement d'une prédiction de MOÏSE, qui dit dans l'excellent Cantique qu'il a composé pour les derniers tems : *Lorsque Jessurun (ISRAEL) se fut engraisé, il regimba bientôt, Vous vous étiez engraisé; vous étiez devenu pesant; vous aviez couvert d'un voile vos yeux pour ne point voir. Aussi abandonna-t-il DIEU son Créateur; car il fut si insensé, qu'il fit peu de cas du rocher de son salut. Il provoqua sa jalousie chez les étrangers; il l'irrita par des abominations.*

(*) Avant la ruine de la Judée, vos Pères ne s'étoient-ils pas engraisés dans leur prospérité, & ne résistèrent-ils pas à DIEU, en rejetant, à cause de sa pauvreté, le MESSIE

(*) DAN, VII. 21. (*) Deuter. XXXII. 15. & 16.

qu'il leur avoit envoyé au tems marqué, & qui avoit fait devant leurs yeux tant de miracles ? Faut-il donc être surpris que DIEU livre à leur aveuglement ceux qui ont ainsi couvert leurs yeux, pour ne point reconoitre son Envoié ? Après avoir rejeté ce divin Roi, comment dans leurs épreuves n'abandoneroient ils pas auî DIEU leur Créateur ? Comment n'agiroient - ils pas en insensés à l'égard du Rocher de leur salut ? Peut - on trouver étrange que de tels incrédules provoquent la jalousie du SEIGNEUR chez les étrangers, & qu'ils l'irritent par des Cultes faux, & par des cruautés que leurs consciences condamnent, come autant d'abominations. Quand vous ne rebutez plus vôtre vrai SAUVEUR, à cause de sa croix, sur laquelle il s'est offert lui-même à DIEU, come un agneau sans tâche, pour ôter le péché du Monde ; quand pour être guéris des blessures que le serpent ancien fait à vos ames, vous tournerez les yeux vers le Fils unique de DIEU, qui a été élevé come le serpent d'airain fut élevé par MOISE au desert ; vous apprendrez par ses souffrances à ne point craindre ceux qui tuent le corps, & qui ne peuvent ôter la vie de l'ame. Reconoissans JESUS pour le grand Sacrificateur que DIEU a établi avec serment, & à toujours, selon l'ordre de MELCHISEDEC, vous trouverez en lui un Intercesseur, dont les prières ne sont

jamais fans efficace auprès de son DIEU & Père, qui l'a élevé au plus haut degré de la puissance & de la gloire ; & dans tous vos besoins, vous recevrez de sa grace les secours nécessaires pour demeurer fidèles à vos devoirs. Alors on verra l'accomplissement de ce que SOPHONIE a prédit en ces termes : *Ceux qui seront restes d'ISRAEL, ne comettront point d'iniquité, & ne proféreront point de mensonge ; il n'y aura point de langue trompeuse dans leur bouche. Certainement, ces mêmes brebis là paîtront, & se reposeront sans que personne les épouvante. (*)*

Mais, Monsieur, me dit alors nôtre aimable Demoiselle, si nous somes malheureusement, & depuis tant de siècles des brebis égarrées, si JESUS est le vrei MESSIE, pourquoi cè divin Pasteur ne vient-il pas nous chercher, & pourquoi laisse-t-il tant de divisions & d'injustices se perpétuer parmi les Chrétiens, que nous voyons s'entredéchirer, & marcher la plûpart dans des routes, qui ne sont point bones ?

Ne faut-il pas, lui répondis-je, Mademoiselle, que les saints Oracles où DIEU nous a révélé ses desseins, s'accomplissent chacun dans le tems marqué ? Et DAVID ne dit-il pas, *L'Eternel a dit à mon Seigneur, Assis-toi à*

(*) Soph. III. 13.

ma droite , jusqu'à ce que j'aie réduit tes ennemis à te servir de marchepié. ()* A quelle époque , DANIEL place-t-il la venue du FILS DE L'HOMME , pour recevoir de l'ANCIEN DES JOURS la domination , la gloire , & l'empire de tous les Roiaumes du Monde ? N'est-ce pas immédiatement après la destruction de la Monarchie , figurée par une quatrième Bête , terrible , formidable , & d'une force extraordinaire ? (*) En attendant cette seconde & glorieuse venue , le Seigneur JESUS ne vous a-t-il pas envoyé ses Apôtres , qui ont scellé de leur sang la vérité de sa résurrection ? DIEU lui-même n'a-t-il pas confirmé leur témoignage par plusieurs dons miraculeux ? Ces premiers Prédicateurs du Christianisme ne vous parlent-ils pas encore à présent dans leurs saints Ecrits ? Quand réfléchissant sérieusement sur vos voies , & sur toutes les dispensations de la Providence , vous lirez avec un esprit dépreoccupé ces divins Ecrits , & que vous les comparerez avec les Livres de MOÏSE & des Prophètes , ne sentirez-vous pas la force des preuves , par lesquelles ils démontrent que JESUS est le vrai MESSIE ?

Quant aux haines , aux divisions , & aux guerres scandaleuses des Chrétiens entr'eux , je ne vois en cela que l'accomplissement d'une

(*) Ps. CX.

(*) DAN. VII. II. - 14.

prédiction de nôtre SEIGNEUR, qui avoit averti ses Disciples, qu'après que le FILS DE L'HOMME auroit répandu dans le champ du Monde *le bon grain*, c'est-à-dire, *les Enfans de son Roïaume*, le *Diabte viendrait y semer l'ivroïre*, c'est-à-dire, *les enfans de sa méchanceté*; & que ce mélange subsisteroit jusqu'au tems de *l'entière reformation du Monde*, où il envoieera ses *Anges*, qui ôteront de son Roïaume tous ceux qui sont une occasion de chute, & tous ceux qui comettent l'iniquité, & les jetteront dans la *fournaise ardente*; qu'alors les *Justes brilleront come le Soleil dans le Roïaume de leur Père*. (*) J'espère, Mesdames & Messieurs, que vous mêmes, avec l'élite de vôtre Nation, vous augmenterez le nombre de ces Justes, & que vous donerez gloire à DIEU, en reconnoissant qu'il a bien envoyé au tems marqué, en la personne de JESUS, le MESSIE qu'il avoit promis à vos Pères. Ce n'est pas sans fondement que je conçois cette espérance; DIEU lui-même la fortifie en mon cœur, par les excellentes promesses qu'il vous fait dans JEREMIE en ces mots: „ 36. Ainsi „ s'exprime l'Eternel, le DIEU d'Israël, tou- „ chant cette Ville que vous dites qui va „ être livrée par l'épée, par la famine & par „ la peste, entre les mains du Roi de Babylo-

(*) MATTH. XIII. 31. - 43.

„ ne. 37. Me voici résolu d'en rassembler
 „ les habitans , de tous les pais où je les aurai
 „ rechaîlés dans ma colére, dans ma fureur , &
 „ dans ma grande indignation, après les avoir
 „ ramenés moi-même (par ZOROBABEL) en
 „ ce lieu , & les y avoir fait redemeurer en sû-
 „ reté. 38. Ils feront alors mon Peuple , &
 „ moi je ferai leur DIEU. 39. Je leur done-
 „ rai un même cœur, & les ferai marcher dans
 „ la même voie; de façon qu'ils me crain-
 „ dront dans tous les tems , & qu'ils seront
 „ heureux eux , & leurs enfans après eux. 40.
 „ Je traiterai alors avec eux une alliance éter-
 „ nelle ; parce que pour leur faire du bien , je
 „ ne me retirerai plus d'eux , & que j'impri-
 „ merai ma crainte dans leur cœur , en forte
 „ qu'ils ne se détourneront point de moi. 41.
 „ Je prendrai plaisir en eux , pour les combler
 „ de mes bienfaits , & je les établirai vérita-
 „ blement de tout mon cœur, & de toute mon
 „ ame dans ce pais. 42. Voici donc ce que dit
 „ l'Eternel : Come j'aurai fait venir sur ce
 „ Peuple tous ces grands maux, de même je
 „ ferai venir sur eux tous les biens que je
 „ leur promets. (*) “

Avez-vous remarqué, dit alors le Banquier
 à son beau-frère, coment Monsieur le Mis-
 sionnaire nous a rendu l'hébreu dans ces paro-
 les

(*) JEREM. XXXII.

les du SEIGNEUR : *Me voici résolu de rassembler les habitans de Jérusalem de tous les païs , où je les aurai rechassés dans ma colere, dans ma fureur , & dans ma grande indignation , après les avoir ramenés moi-même (par ZOROBABEL) en ce lieu , & les y avoir fait redemeurer en sûreté ?* Oui , répondit le Médecin , cette interprétation me paroît d'autant plus juste , qu'elle renferme une prédiction des maux que DIEU a fait tomber sur nous par la main des Romains. Nôtre présente dispersion n'en démontre que trop la vérité : Si d'un côté nous devons être mortifiés & confus de voir , que par la conduite criminelle de nos Pères , DIEU ait été contraint de les rechasser de leur Patrie , & que par nôtre longue impénitence , nous aïons jusqu'à présent détourné de nous les effets de ses grandes compassions ; d'un autre côté , il est bien doux & bien consolant pour nous , que DIEU nous promette de nous rassembler , d'imprimer sa crainte dans nos cœurs , & de prendre éternellement plaisir à nous combler de ses bienfaits dans nôtre ancienne Patrie. Nos Pères auroient bien dû sentir , aux reproches que leur faisoit leur conscience , que DIEU ne leur avoit pas doné un même cœur , pour marcher dans ses voies , & qu'ils s'apliquoient , mal à propos , des promesses qui ne regardoient que ceux de leurs descendans , qu'une seconde & plus dure cap-

tivité feroit enfin rentrer en eux - mêmes.

Après tous ces discours sérieux , nous nous entretinmes de divers autres sujets pendant le reste du foupé & de la foirée. On parla des événemens de la guerre , & des aparences flatteuses d'une paix prochaine. Que l'Europe feroit heureuse, difions nous , si les Souverains qui la gouvernent , étoient moins prompts à courir aux armes; s'ils vouloient bien écouter les foupirs & les gémiffemens des Peuples, plutôt que les confeils intéreffés de ceux qui les environent, & qui font fi altérés de fang, pour fe charger de riches dépouilles ! Quand viendra le tems , où les Maîtres du Monde mettront leur ambition , non à agrandir leurs Etats par des conquêtes , mais à rendre leurs sujets fages & heureux ! Quand n'auront-ils plus entr'eux d'autre émulation , que celle de faire mieux fleurir dans toutes leurs Provinces la vraie piété , les bones mœurs , l'agriculture, le comerce , les fciences & les arts ! Quand feront-ils affez habiles pour avancer la prospérité & la gloire de leurs Sujets , fans jamais blesser les Loix de la justice & de l'humanité à l'égard des autres Etats ! Quand chercheront-ils à fe prévenir mutuellement par tous les bons fecours & les ofices , qu'on peut attendre des meilleurs voisins; & cela , fans faire aucun tort , ni doner aucun fujet de plainte à perfonne ! Au milieu de toutes ces réflexions , no-

tre aimable hôtesse, qui faisoit les honeurs & le principal ornement de son petit foupé, nous excitoit à boire, tantôt aux amours de son frère, tantôt aux estimes de sa sœur, & tantôt aux plaisirs de son mari. Je ne me laissois point d'admirer l'œil de complaisance & de satisfaction avec lequel ces quatre personnes s'entreregardoient. Tout chez eux sembloit me dire, Vites-vous jamais des cœurs plus unis, un mari plus heureux en femme, une femme plus heureuse en mari, & un frère & une sœur plus vivement touchés du bonheur de l'un & de l'autre? Enchanté du parfait tableau qu'ils ofroient tous quatre à mes yeux, je m'écriai, Eh! l'on voudroit trouver du ridicule dans l'amour conjugal! La Dame qui me fut bon gré de mon exclamation, me dit là dessus: Sachez encore, s'il vous plaît, que Monsieur & moi, nous nous aimons dès l'enfance, sans avoir jamais varié, malgré tout ce que la rivalité, ou les tracasseries de quelques personnes de nôtre âge ont pû imaginer pour nous refroidir l'un pour l'autre. Une telle constance, lui dis-je, fera toujours à mon jugement, une preuve de l'heureuse rencontre de deux excellens cœurs. Quand je voulus prendre congé de mes aimables hôtes & les remercier, quelle ne fut pas ma surprise, quand ils me dirent qu'on ne m'atendoit plus à mon logis, & que je trouverois mes hardes dans une

chambre qu'ils m'avoient préparée, & où ils me prioient de vouloir loger pendant tout le séjour que je ferois en cette Ville! Ils s'étoient fans doute promis de se bien divertir des façons que je ferois pour me rendre. Notre Demoiselle voiant que je cédois fans beaucoup de complimens à leur volonté, Quoi! me dit-elle, Monsieur, vous n'avez pas le cœur gros de la violence qu'on vous fait? Vous voiez, lui dis-je, Mademoiselle, mon bon naturel. Ils me conduisirent tous quatre gaiement dans une chambre fort proprement meublée, & où je trouvai tout ce que je pouvois fouhaiter, jusqu'à l'encre & au papier avec quoi je vous assure de la continuation de mon dévouement.





S U I T E

De l'Essai sur la nature & la nécessité du Travail, tiré des Sermons de Monsieur le Professeur LULLIN.

DAns la première partie de cet Essai, on a parlé de la nature du travail, & on a montré en quoi il consiste. Il s'agit à présent d'en faire voir l'utilité & la nécessité; c'est le sujet des deux Sermons suivans, dont nous prendrons seulement ce qui convient à une dissertation, qui a moins pour but de parler au cœur, que d'éclairer l'esprit & de le convaincre. Quoique j'admire l'art de l'illustre Prédicateur, qui me fournira d'excellentes réflexions, je crois cependant que la marche de la Chaire ne doit pas être celle d'un Journal; je prendrai même la liberté de changer quelque chose à son plan, & de placer le sujet du troisième Sermon avant celui du second, pour conserver la gradation naturelle de nos idées. Il me semble que l'utilité doit précéder la nécessité, qui dit tout: Une chose nécessaire est certainement utile; au lieu que celle qui n'est qu'utile, n'est pas toujours nécessaire. Je commencerai donc cet Essai par l'utilité & les plaisirs du travail; on en verra ensuite la nécessité. Voilà l'ordre que je me propose de suivre.

Le suprême Législateur, qui nous impose le devoir du travail, a moins envie de faire valoir son autorité, que de faire nôtre bonheur; s'il exige que nous nous occupions, c'est parce que le travail est une source de biens, & que manger un pain qu'on a mérité, est la satisfaction la plus douce & la plus délicieuse. Les personnes nonchalantes & désœuvrées souhaitent aussi passionément que toutes autres d'être heureuses; qu'elles voient donc ce qu'elles perdent par leur paresse & leur oisiveté. Le triste & sombre ennui les suit partout; elles trouvent dans leur cœur un vuide, que les plaisirs ne peuvent remplir. Le dégoût fuit de près la volupté, & les passions ne peuvent satisfaire un cœur, qui est fait pour la vertu.

Pour ce qui concerne le corps, qui ne voit que le travail est très-salutaire, & que la santé ne se soutient que par l'exercice & une vie active, qui nous met en état d'être utile à nôtre famille, à nôtre prochain, & à la société. Un mouvement modéré conserve & facilite la circulation du sang & la sécrétion des humeurs; il tient en haleine nos forces; il favorise la digestion, donne de l'appétit, & entretient la souplesse des organes, qui s'apésantissent & se roidissent par un long repos. Cette agile & légère disposition, cette faim, ce feu, cette joie naturelle, indices d'une santé affermie,

C'est le premier gain que l'on retire de l'activité & du travail. Aussi l'homme diligent est-il presque toujours d'une humeur aimable ; le moissonneur & l'artisan chantent au milieu de leurs travaux , tandis que l'oisif indolent , négligemment enfoncé dans un siège de mollesse , végète , croupit & succombe de langueur & de foiblesse. Dans l'oisiveté , les forces déclinent , les sens s'éteignent , les organes s'engourdisent , le corps surchargé contracte le vicieux ferment de toutes les maladies ; c'est le défaut d'action & de travail , qui fait le malheur des riches , & qui est la source féconde & funeste de toutes leurs infirmités. La sobriété & le travail sont le premier précepte du sage Médecin , & le meilleur remède. C'est le plus sûr préservatif contre la langueur & les maux de la vie. C'est aux gens laborieux qu'appartiennent la force , la patience & ce mâle courage , qui les élève au-dessus des revers & des plus fâcheux accidens. Ils trouvent dans le travail une ressource assurée contre la perte des biens ; il leur fournit le nécessaire & les commodités de la vie ; il leur procure le moyen d'élever leur famille avec honneur , de soulager les misérables , & de mériter l'estime publique.

Si l'on regarde le travail du côté de l'esprit , on peut dire qu'il est le ressort de son activité. Après DIEU , ce n'est qu'au travail que l'esprit

doit ses lumières, son exactitude, son étendue, sa force, cette aisance, ce beau feu, avantages sans prix, qui font sa perfection & sa gloire. Le travail de l'esprit est donc très-avantageux à l'ame, lorsqu'il est réglé & modéré ; ses facultés ont besoin d'exercice pour se contenir & se perfectioner. Le plus bel esprit s'apésentit & devient presque aussi matériel que le corps, s'il reste longtems dans une lâche indolence : Tout le fatigue, & rien n'excite son émulation. Un ouvrier laborieux & intelligent réfléchit, observe, fait des expériences, les varie, & fait les tourner au profit de son art ; non pas que le paresseux est asservi à une certaine routine. Il ne perfectione rien, & ne sort jamais de la sphère étroite où il est renfermé ; incapable de s'ouvrir de nouvelles routes, il suit servilement les traces & la méthode de ses Maîtres, & demeure toujours au dessous de son métier.

Les succès & les progrès des Arts sont réservés aux personnes laborieuses & diligentes, comme la récompense de leur application & de leurs peines. Leur ame s'étend & s'élève à mesure qu'elle s'éclaire, & qu'elle s'avance dans la carrière des connoissances. Le travail soutenu & opiniâtre a souvent tenu lieu de génie. C'est la pratique, bien plus que la spéculation, qui a produit tant d'admirables découvertes. Le travail & l'expérience ont été plus loin que le savoir & le talent.

Quel plaisir le succès n'est-il pas capable de produire dans une ame bien placée ! Quelle douce satisfaction de voir prospérer ses soins & son travail , d'être en quelque sorte le créateur de sa fortune , & d'en jouir en paix , & d'une manière légitime ! Le travail est honorable chez toutes les Nations ; quelque profession , quelque métier que ce soit , il ne peut dégrader l'homme qui s'en acquite bien. Le rôle ne dépend pas de nous , mais il dépend de nous de faire nos efforts pour le bien jouer. Aussi les plus sages Législateurs ont-ils attaché de la gloire au travail & à l'industrie ; elle est leur plus digne récompense. Ils ont voulu au contraire que la honte & l'opprobre fussent la peine de la fainéantise & de la paresse , que la pauvreté fût de près. Les terres qui ne sont point cultivées , ne produisent que des ronces & des épines ; mais celles qui le sont , se couvrent de fleurs & de fruits. La Providence est toujours active , & marche à son but. Le paresseux seul manque le sien.

Mais si le travail & l'industrie sont chargés d'impôts , & accablés de misères, si le Laboureur ne peut manger du bled qu'il sème & qu'il recueille à la sueur de son visage , il n'a pas la force de travailler pour autrui. L'ame s'abat & s'avilit dans la pauvreté : Quand on ne possède rien , on est bien tenté de ne faire rien. L'argent que le Souverain arrache du

pauvre, est de la fausse monnaie, qui tourne à son préjudice. Le droit de propriété est le plus précieux apanage de la liberté ; c'est pour défendre ce droit naturel & sacré, que les hommes se sont réunis, & ont formé des corps de société, pour s'opposer à l'injustice & à la violence. Les Loix ont prêté des forces à la faiblesse ; pour manger son pain sous son figuier, il falloit que la violence ne pût le ravir au Propriétaire légitime.

Je prie le Lecteur de me pardonner cette petite digression, si c'en est une : Je vais à présent suivre mon guide de près, crainte de m'égarer.

C'est proprement, dit Monsieur LULLIN de la culture de l'esprit que l'homme tire les plus grands avantages. On le verroit bientôt refermé dans un cercle étroit de notions vulgaires ; son ame seroit apesantie par les sens, si le travail ne venoit exercer, anoblir ses facultés. Ce n'est que par l'application à l'étude que l'on apprend à penser avec ordre ; que les idées nettes, exactes, lumineuses en grand nombre, s'offrent promptement, & manifestent leurs rapports & leurs différences. Plus on s'instruit, plus l'esprit s'étend & se perfectionne. Ce n'est qu'autant que l'ame se rend active, qu'elle se forme un coup d'œil sûr & perçant, qui, aussi rapide que l'éclair, conçoit, distingue, range, compasse, saisit, suit chaque conséquence, les lie & les sépare, choi-

fit, juge, s'énonce heureusement. Le talent périt, s'il n'étoit entretenu & perfectionné par l'exercice. Qui fait l'homme d'Etat, le profond & sage Jurisconsulte, le judicieux Théologien, le vrai Savant, le grand Homme de guerre, le Négociant à vues supérieures, l'Ouvrier habile & utile? L'application seule & le travail. C'est pour les esprits actifs & laborieux que la souveraine Sagesse réserve ses trésors. Le spectacle de la Nature, les Vérités célestes, l'Histoire de la Providence & des Nations, les Sciences humaines, la Politique, les Beaux-Arts ouvrent une vaste & noble carrière à la diligence. La route qu'ils parcourent devient lumineuse; la vérité, la vertu sont le prix de leurs travaux. Ils s'élèvent autant au-dessus de l'homme, que l'homme est élevé au-dessus des brutes. La paresse au contraire produit l'ignorance, énerve les sentimens, afoiblit le courage, abat l'esprit, & done dans le cœur entrée à tous les vices.

Quelle facilité, quel fond de connoissances, quelle beauté de génie ne procurent pas l'étude & les Sciences! Faut-il s'éclairer soi-même, on instruit les autres: S'agit-il de prêcher la vérité, de faire conoitre & aimer la vertu, ou de plaider la cause de l'Orphelin? Est-on appelé à être l'appui d'une famille, ou à doner des conseils pour l'Etat? Est-on obligé d'écrire ou de parler, c'est-là que l'excellence

de l'étude, & d'une ame perfectionnée par le travail, paroît dans toute son étendue. Raïsoner, réfléchir, est la vie de l'ame; par cet exercice, elle se fortifie & se perfectionne. Son intelligence s'éleve au - dessus des choses sensibles & matérielles; elle paroît digne de son origine & de sa destination. C'est ce qui distingue l'home de tous les animaux; c'est ce qui fait son vrai mérite, & qui caractérise un génie supérieur.

Comparez un home, dont l'esprit est cultivé & orné par l'étude des Sciences & des Arts, avec celui qui est plongé dans l'ignorance, & come écrasé sous le poids d'une lâche paresse: Dans le premier, quel ordre, quelle précision & quel choix dans les pensées! Quelle facilité & quelle netteté d'expressions! Quelle adresse! tout coule de source; il ne dit rien d'inutile ni de superflu; mais il dit tout ce qui est nécessaire, & qui peut instruire ou persuader. Son imagination orne ce qui est destiné à plaire; mais son discernement écarte tout ce qui nuïroit à l'évidence & à l'instruction. Dans le second, quelle langueur & quelle difette! Quelle obscurité dans les idées & dans les termes! Il cherche, & ne trouve rien; les pensées les plus naturelles se refusent à sa sombre intelligence. Il est superficiel & diffus, sans en être plus clair. On ne l'écoute qu'avec répugnance; l'esprit est encore plus

bleffé que l'oreille ; l'or même le plus pur perd son éclat, & son prix entre ses mains.

Quelle est la cause la plus ordinaire de l'ignorance ? la paresse. Cependant, toute la Nature nous invite en quelque sorte au travail. Tout est en mouvement : le paresseux seul est immobile. Est-il juste que toute la nature travaille pour lui ?

Un home désœuvré enfouit en quelque sorte ses talens s'il en a ; mais s'il les néglige, ils se perdent & s'ensevelissent bientôt. Tout occupé du présent, il ne profite point du passé, & ne pense point à l'avenir. Les nouvelles, la mode, les vêtemens, le jeu, les plaisirs de la table, voilà ses occupations. Est-ce là l'usage que des créatures raisonnables doivent faire du temps, de ce temps précieux dont nous devons rendre compte, qui fuit avec tant de rapidité, dont chaque jour, chaque heure, chaque moment devoit être employé à faire du bien, ou à nous corriger de nos vices & de nos erreurs ? Est-ce pour nous répandre en frivolités & pour ne rien faire, que DIEU nous a placés sur cette Terre, & qu'il nous a donné la liberté & l'intelligence ? Est-ce pour nous dégrader & nous avilir nous mêmes, qu'il nous a communiqué ce souffle spirituel & divin, qu'il inspira à notre premier Père ? Est-ce en l'éteignant par notre paresse, que nous nous rendrons dignes de la félicité céleste ?

Oui, l'homme se reſtraint & ſe ravale; il devient un être peſant, inquiet, ſenſuel, mécontent de lui-même & des autres. Il eſt dévoré par l'ennui, lorsqu'il s'endort dans le fein de la pareſſe & dans les bras de la volupté. Il y a autant de différence entre l'indolent & l'homme laborieux, qu'entre une plante languiffante qui rampe à l'ombre, dans un terrain froid & marécageux, & le jet hardi d'un arbre, qui s'élève en plein Soleil, dont la tige vigoureuſe, l'ombrage, la riante verdure, les fleurs & les fruits font l'admiration & le plaifir de ceux qui le contemplant & qui le poſſèdent.

Je ſerai obligé dans la fuite de me reſerrer d'avantage, quelque plaifir que j'aie à faire l'extrait de ce beau Sermon; mais je ne dois pas oublier que ceci n'en eſt que l'abrégé & le précis, & je prie le Lecteur de ſ'en fouvenir.

Après avoir conſidéré les avantages que le travail procure au corps & à l'eſprit, il nous reſte à voir ceux qu'il procure au cœur, auquel il n'eſt pas moins ſalutaire. Une vie utilement occupée, eſt l'ame, le gardien, l'appui de la vertu. Lorsque l'on ſe plaît à pratiquer ſes devoirs, on n'eſt preſque pas tenté de les violer. On s'éloigne des ſoies diſſipations & des plaifirs paſſagers & trompeurs. Le mal, à moins qu'on aille comme à ſa rencontre, ne peut aprocher. Pourquoi des gens d'eſprit

tombent-ils dans des égaremens qui étonnent ? c'est qu'ils ne font pas occupés de ce qui mérite leur attention. Pourquoi quelques autres , avec moins de lumières & de génie, font-ils restés purs & innocens ? c'est qu'ils n'ont pas eu le tems de goûter le plaisir du siècle , & de s'enivrer de son nectar dangereux. Un travail honête les a sauvés de la contagion ; & sans la chercher , les élève quelquefois à une haute fortune.

L'on n'a proprement à craindre dans le travail que les tentations de l'envie , de l'avarice ou de l'ambition ; mais la belle envie n'entré pas dans une ame noble & généreuse ; elle marque tout à la fois le manque de talent & la paresse. La diligence vertueuse voit sans peine la supériorité de ses modèles , parce qu'un noble courage la flate qu'elle pourra les égaler. Une ame élevée ne conoit pas l'avarice ; elle estime quelque chose de plus précieux que l'or & l'argent ; elle trouve dans le succès du travail la récompense de ses peines , & dans l'aprobation des Conoisseurs , elle en trouve le prix. Un tel home se refuse le superflu , pour procurer aux autres le nécessaire ; son ambition se tournera à faire des heureux , & sa gloire à se rendre digne de l'estime publique. Un travail légitime ouvre souvent la route des dignités.

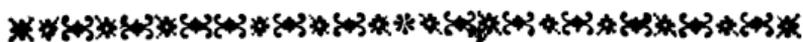
On a vû que le travail rend la prospérité

plus douce , & qu'il est une ressource assurée dans les revers & contre l'adversité ; qu'il est utile dans tous les états & dans tous les âges.

C'est un jour pur & serein , qui écarte les ombres & les fantômes de la nuit. La paresse & la fainéantise sont une source de misères & de calamités. Elles font éclore des ronces & des épines , & font des déserts arides de tous les lieux où elles passent. Au lieu que le travail & l'industrie portent partout la paix & l'abondance , & font naître des fleurs & des fruits.

Partout où vous trouverez la simplicité & la diligence , annoncez-y la prospérité. C'est en travaillant , en veillant par la prévoyance & l'activité , que tout prospère , disoit un Romain : Si vous vous livrez à l'indolence , n'invoquez plus les Dieux , ils seront sourds & irrités à vos prières.





ESSAI SUR CE SUJET,

Proposé par l'Académie de Besançon, pour
 l'An 1761 : *Le desir de perpétuer son nom
 & ses actions dans la mémoire des homes,
 est-il conforme à la nature & à la raison ?*

Qu'heureux est le mortel, qui du monde ignoré,
 Vit content de lui-même en un coin retiré;
 Que l'amour de ce rien, qu'on nomme renommée,
 N'a jamais enivré d'une vaine fumée!

BOILEAU.

Cette question est plus problématique, qu'elle ne le paroît d'abord; mais si l'on demandoit si ce desir est conforme au bien de la société en général, je répondrois que oui, & il me seroit facile de le prouver. Dans la société, le crime a pour frein la crainte, & pour châtiment le suplice; la vertu n'a pour récompense que l'estime publique; mais ce motif est assez fort pour porter les homes à des actions nobles & vertueuses. Si l'on ôtoit cet aiguillon, il seroit à craindre que l'on n'éteignît en eux, ou que du moins, on n'affoiblit beaucoup ce desir de bien faire, cette émulation généreuse, qui les engage à tâcher de se distinguer, & de se surpasser les uns les autres par la supériorité de leurs talens, ou des

B b

actions dignes d'éloge. Lorsqu'on méprise la louange, on ne fait ordinairement rien pour la mériter. Voulez-vous que CODRUS se dévoue pour sa Patrie, que CICERON soutienne la liberté chancelante des Romains, & s'oppose avec vigueur aux complots ambitieux & criminels de CATILINA ? Donez-leur des spectateurs & des témoins. (*)

Juges aveugles que nous sommes,
 Nous voulons de nombreux témoins ;
 Et l'estime des autres homes
 Est un de nos plus grands besoins.

LA MORTE.

Si tous les hommes ne sont pas également sensibles à la gloire, ce n'est pas que cette noble passion ne soit gravée dans leur cœur ; mais l'éducation la modifie de mille manières.

(*) Ces grandes & éclatantes actions, qui éblouissent les yeux de M. de la ROCHEFOUCAULT, sont représentées par les Politiques come les effets des grands desseins, au lieu que ce sont d'ordinaire les effets de l'humeur & des passions. Ainsi la guerre d'AUGUSTE & d'ANTOINE, qu'on rapporte à l'ambition qu'ils avoient de se rendre Maîtres du Monde, n'étoit peut-être qu'un effet de jalousie.

Les grands crimes immortalisent,
 Autant que les grandes vertus.

Si ce désir n'est pas conforme à la raison , il l'est aux vues de la Providence , & à la Nature qui nous l'a donné.

Nous croions en quelque sorte agrandir nôtre être , perpétuer nôtre existence en gagnant de nouveaux suffrages , en occupant plus de place dans la mémoire des autres homes , & en les forçant , pour ainsi dire , à nous admirer. Plus on a de grandeur d'ame , plus on est sensible à leurs louanges; les trophées & les lauriers de MILTIADES empêchoient , dit un Historien , THEMISTOCLES de dormir ; & ALEXANDRE, jeune encore , versoit des larmes au récit des victoires & des conquêtes de PHILIPPE son Père; il s'impatientoit déjà de l'imiter , & de parvenir à la même gloire. Le bruit que fait la renommée est le plus beau de tous les concerts aux oreilles d'un Héros. Ces arcs de triomphe , ces statues , ces superbes mausolées , monumens , si l'on veut de l'orgueil des homes , ou même de leur fragilité & de leur néant , n'en font pas moins flateurs , pas moins propres à animer le noble courage des Spectateurs , à les enflamer d'un désir ardent de ressembler aux grands Homes , en honneur desquels on a élevé ces magnifiques monumens ;

l'éloge des morts, est un aiguillon pour les vivans. (*)

Quelle folie ! s'écrie ici un Philosophe ; interrogeons sur ce sujet la raison , & écoutons ce qu'elle nous dira. Quelle chimère ! répond-elle aussi : A peine occupez-vous un petit point sur cette Terre, que vous voudriez en remplir la vaste étendue du bruit de votre nom , & reculer les bornes de votre réputation plus loin que celles de votre vie. Mortels subissez-en sagement le sort , & ne disputez pas à la mort un vain nom ; elle qui s'enrichit de toutes vos dépouilles , de vos titres , de vos biens & de votre corps. Ce bruit que vous recherchez avec tant d'empressement , ne fera pas même bruit pour vous dans le silence du tombeau. Le vaillant **ACHILLE** , & le poltron **THERSITE** y sont envelopés des mêmes ténèbres ; les cendres d'**ALEXANDRE** & de **CESAR** sont sourdes & insensibles aux cent trompettes de la Renommée.

(*) Les Villes , les Provinces même ont été les victimes du Temps, ou de la fureur des Conquerans : Voici ce que dit le Poète.

Des superbes Cités , dont on voit les débris ,
Il ne reste plus rien de leur antique gloire ;

Et le Voïageur est surpris

Des éloges pompeux que leur donne l'Histoire.

Mais sans aller jusques chez les Morts , croiez-vous que les Vivans étendent sans aucunes limites l'éclat de leur réputation ? Cet éclat passager & fugitif ne passe pas l'étendue de la Mer ; souvent une montagne , ou une simple rivière le borne ; ce qui fait ici beaucoup de bruit , est ignoré un peu au-delà. (*)

On parle en Europe des victoires du Roi de Prusse ; ce grand Monarque intéresse presque tout le Nord , la France, l'Angleterre & l'Allemagne. On aime à s'entretenir de ses projets , de ses conquêtes ; & s'il est exposé à quelques revers, on le plaint presque généralement ; mais l'Asie , l'Afrique , l'Amérique ignorent sa haute destinée & son puissant génie , qui est encore au-dessus de sa destinée. Plus heureux , sans doute , si dans le sein de la paix , il faisoit fleurir dans ses Etats le Commerce , les Arts & les Sciences qu'il cultive avec tant de succès.

Voilà encore ce qui fait que le désir de

B b 3

(*) Les Poètes & les Orateurs qui aspirent , ainsi que les Guerriers , à perpétuer leur nom , ne sont pas plus heureux ; exposés sans cesse à la critique la plus indigne & la plus maligne , ils consomment leur tems , leur santé , & leur vie à défendre leur réputation & leurs Ouvrages.

Le public est instruit de leurs plaintes atroces ,
Et le Pinde gémit du bruit de leurs reproches.

perpétuer son nom est peu conforme à la raison ; ce désir s'oppose à notre repos & à notre vraie félicité ; il nous expose à des tempêtes presque continuelles , & à des chûtes funestes. ALEXANDRE meurt empoisoné , après avoir conquis le vaste Empire de Perse ; CESAR est assassiné à Rome en plein Sénat par ceux qu'il croioit ses amis , & qu'il avoit comblés de bienfaits. Passons des anciens aux modernes : CHARLES XII. Roi de Suède , animé & emporté par le désir de la gloire , est tué par un coup de canon , après avoir été fugitif & prisonnier chez les Turcs , après avoir vû la fatale décadence de son Roïaume , qu'il pouvoit rendre avec plus de modération & de prudence , le plus puissant de toute l'Europe. Funeste désir d'une gloire immodérée ! Combien de calamités n'as-tu pas produit ! Tes malheureux Sectateurs en ont presque tous été la proie & la victime. Ne valoit-il pas mieux n'avoir jamais existé , que d'avoir vécu pour être malheureux & en faire !

Une autre réflexion qui n'est que trop vraie , c'est que lors même que nous nous sommes signalés par de grandes actions , & que nous nous flatons d'avoir consacré nos noms à l'immortalité , il s'élève des nuages qui troublent & ternissent l'éclat de nôtre réputation. Nos lauriers sont fanés par le temps , ou flétris par la calomnie. Un Poète satirique a traité d'*insensé* le Héros de la Macédoine

*Ce fongueux LANGELI, qui de sang altéré,
Maître du Monde entier, s'y trouvoit trop serré.*

Il y a presque toujours quelque dissonance dans le concert de nos louanges ; malheureusement la plus petite censure nous fait plus de peine, que l'éloge le plus grand & le plus délicat ne peut nous faire de plaisir.

Voilà ce que dit la Raison sur la question proposée ; la Nature est-elle sur ce sujet d'accord avec elle ? J'en doute ; du moins si l'on entend par le mot de *Nature* cette espèce d'instinct, imprimé dans notre ame par le Créateur, (*) qui a eû les vues les plus sages en gravant dans notre cœur ce désir vif & constant de perpétuer son nom dans la mémoire des homes. L'Être tout parfait ne fait rien en vain ; & un désir si général & si ardent ne peut être l'ouvrage de l'opinion ou du caprice. Quelles en sont les causes ? Elles ne sont pas difficiles à trouver. D'abord, il est certain que plusieurs personnes refuseroient de subir le

B b 4

(*) Le désir de la gloire, dit un bon Auteur, n'est point différent de cet instinct, que tous les homes ont pour leur conservation. Il semble que nous augmentions notre être, lorsque nous le portons dans la mémoire des autres. C'est une nouvelle vie que nous acquérons, & qui nous devient aussi précieuse que celle que nous avons reçue du Ciel.

joug de l'hymen, si le mariage ne servoit à perpétuer leur nom. On se fait une sorte d'immortalité , en considérant ses enfans ; on se flate de revivre encore dans la postérité. De là cette tendresse & cette attention à la conserver ; delà ces soins onéreux qu'on se donne pour son éducation ; les établissemens que l'on forme avec tant de peine, parce que le bonheur de nos enfans devient en quelque sorte le nôtre ; éfet d'un amour propre universel & légitime.

Un autre motif qui nous porte à perpétuer nôtre nom & nos actions dans la mémoire des homes , motif qui dérive de la même source , c'est le désir de s'illustrer par des inventions utiles & agréables ; delà ces expériences , ces observations , ces découvertes , qui ont si fort contribué à perfectionner les arts & les sciences. Détruisez & anéantissez ce motif ; tout tombe en décadence , plus de monumens ; chacun ne bâtira & n'établira que pour soi. L'indolence & la paresse prendront la place du travail & de l'industrie. La terre ne sera presque qu'un désert , & les nœuds de la société seront rompus.

GENEVE.



L E T T R E

A l'Auteur de l'Essai sur la question , Quel est le plus glorieux , &c. Au Journal Helvétique de Janvier 1761. page 79.

MONSIEUR,

L'Excellente solution que vous nous avez donnée de la question , *Quel est le plus glorieux , ou de vaincre son ennemi par la vertu , ou de se vaincre soi-même* , contient des principes si solides , que l'on ne sauroit qu'y applaudir. Il y a cependant un endroit , où je suis d'un sentiment différent ; c'est lorsque pour conclusion vous dites : *Si nos ennemis ont peu de vertu , il est facile de les vaincre.*

Voulez - vous bien me permettre , Monsieur , de vous proposer mes pensées à ce sujet ? je les soumettrai très - volontiers à votre critique.

Voions d'abord dans quel sens vaincre *par la vertu* , doit être compris.

Devenir plus vertueux que nôtre ennemi , ce n'est pas le vaincre , c'est le surpasser ; la retraite seule rend parfaite la victoire. Il faut donc porter nos actions vertueuses au point que nôtre adversaire en soit touché ; & que

pénétré de leur noblesse, il nous rende justice, & devienne nôtre ami. Ce n'est qu'alors que nôtre triomphe fera entier, & nôtre gloire suprême.

Il est vrai qu'il est le plus souvent pénible, ce triomphe, & toujours trop pénible pour le lâche; il présuppose tous ces travaux à se vaincre auparavant soi-même, dont vous, Monsieur, nous avez si bien prouvé la nécessité, si nous voulons vaincre nos ennemis par la vertu. Mais il n'est pas impossible; la vertu a des attraits trop divins, pour que l'homme, même l'homme pervers, puisse lui résister toujours. Nous voions d'avance le vice, accompagné sans cesse d'inquiétude; le plus scélérat ne peut s'en défaire; même au plus haut de sa jouissance criminelle, il n'est pas tranquille; aussi le méchant, tout méchant qu'il est, voit clair aux vices d'autrui, & frémit quelquefois à l'aspect des siens. Ici, c'est la Nature qui parle, qui se révolte; & quel homme peut étouffer entièrement la voix de la Nature?

Il est donc constant, que l'on peut obtenir la victoire par la vertu; mais il n'est pas moins certain, que moins un homme est vertueux, plus il porte de résistance aux efforts de vertu qu'on lui oppose. Glorieux des prévenantes démarches de son vertueux adversaire, il s'en moque avec fierté; sa vanité lui fait envisager comme bassesse ce qui est le fruit d'un cœur ex-

cellent ; vindicatif , il favoure le plaisir malin de la vengeance , lorsque voiant faire tant d'avance à son prétendu énémi , il peut le croire mortifié ; en un mot , son cœur fermé aux sentimens de la vertu , ne voit pas la noblesse des actions vertueuses , ou ne veut pas la voir.

Que d'efforts ne faut-il pas pour faire sentir à un tel homme le tort qu'il a d'être énémi, & pour l'en persuader ! & il n'en est pas vaincu pour cela. Combatu par la fausse honte, ce fantôme , peut être le faux-brillant des passions qui le maitrisent , lui interdit encore le retour ; sa lâche condescendance pour le vice l'y foutient encore. Il faut donc de nouveaux travaux , le toucher , le pénétrer , lui faire goûter les douceurs de la vertu , le rendre vertueux lui-même , pour qu'il rende justice. Il n'est doné qu'au vertueux d'avouer son tort , & de le réparer.

Aions au contraire à combattre un énémi vertueux , nous le verrons se porter gracieusement à nos avances , s'avancer lui-même , & nous aider à la victoire. Le vertueux ne sauroit refuser son estime au vertueux ; une sympathie invincible lie leurs cœurs ; leurs sentimens , provenus d'une même , d'une aussi pure source , sont trop uniformes pour résister longtems aux tendres mouvemens que cette bonne mérc leur inspire. Aimables sentimens,

qui ravissez le cœur , qui faites la félicité des humains , non , le vice ne vous a jamais conus !

Se peut-il , pourroit-on demander ici , que deux vertueux se puissent être contraires ? Je répons que oui : Un moment de foiblesse , hélas ! un moment peut jeter dans l'égarement le sage come le méchant ; pour avoir de la vertu , on n'en est pas moins home. Dans ces tristes momens , nous l'oublions ce tribut dû à l'aimable vertu , de révéler ses amis , de leur consacrer toute nôtre admiration , toute nôtre amitié ; aveuglés par nos foiblesse , nous ne pensons qu'à nous , & ne reconoiſſons de devoir que nos passions.

Mais le vertueux en reviendra bientôt ; sa chute n'étoit pas un éfet de malice ; il n'a pas cessé d'être vertueux , seulement il a oublié qu'il l'est ; il se relevera donc ; & véritablement contrit de ses fautes , il travaillera de toute son ame à les réparer ; son tendre cœur ne sera tranquile qu'après avoir ôté jusqu'au souvenir de ses égaremens.

Que la victoire est facile , quand on a de semblables énemis ! Elle est toujours préparée ; il ne faut que vouloir , pour triompher ; on n'est plus énémi , au moment que l'on cherche à devenir ami.

Mais quoique facile , il n'en est pas moins glorieux ce triomphe ; c'est la prérogative de

la vertu, que ses moindres actions sont aimables, & dignes de l'admiration de tout le monde.

Voilà, Monsieur, les raisons qui me persuadent, qu'il est infiniment plus difficile de vaincre par la vertu, de se rendre ami l'ennemi vicieux, que non pas un vertueux adversaire, qui n'est réellement jamais ennemi.

Cependant, si par vaincre par la vertu, vous n'entendez que *surpasser*, je me rends; rien n'étant plus facile que de devenir plus vertueux qu'un ennemi qui l'est peu; come en suivant ma première définition, pour vaincre un ennemi vertueux, il n'est pas nécessaire de le surpasser en vertu.

Je pourrois facilement m'étendre sur ce sujet, mais come je n'avois aucun dessein d'entrer dans un détail, je finis ici, en soumettant ces pensées à votre judicieuse critique, aiant l'honneur d'être,

Votre tres-humble Serv.

BIENNE.

T.



R E F L E X I O N S

Sur cette maxime de Monsieur de la
ROCHEFOUCAULT.

L'esprit est souvent la dupe du cœur.

UN home d'esprit a proposé plusieurs questions dans le Journal Helvétique de Février. Ce qu'il dit à ce sujet, m'a paru si judicieux, que je pense que peu de personnes seroient plus capables que lui de répondre à ces questions, & de les éclaircir; car plusieurs ont un petit air de mystère, bien propre à exercer la pénétration & la justesse de l'esprit. Pour me borner aux maximes de M. de la R*. je suis persuadé que tous ceux qui les lisent, n'en pénètrent pas la finesse, & ne sont pas capables de trouver le vrai mot de l'énigme. Personne n'avoit plus étudié que lui le cœur humain, & n'en avoit mieux percé la profondeur & les replis. MONTAGNE & lui sont certainement ceux de nos Ecrivains, qui ont le mieux connu l'home, & qui l'on peint avec le plus de fidélité. Les caractères de la BRUYERE ont quelque chose de plus général. C'est moins l'home qu'il peint, que ses défauts & ses ridicules; en cela, bien supérieur à THEO-

PHRASTE, qu'il a traduit. Cet ancien Auteur ne fait guères que de froides définitions ; il se borne à l'écorce & à l'extérieur de l'homme, au lieu que la BRUYERE en pénètre le fond, & va chercher jusques dans leurs sources les causes & les effets des passions qui l'agitent & le déterminent. Il en démêle habilement les ressorts & l'on croit presque entendre & voir agir ceux qu'il met sur la scène.

Monsieur l'Abbé TRUBLET, qui est entré dans la même carrière, n'est pas indigne d'être placé à côté de ce grand Maître ; mais son ouvrage est plus général. Il a moins pour objet de faire le tableau des hommes, que de peindre leur génie, leur goût & leurs inclinations. Il considère l'homme dans ses divers états ; démêle ses penchans, & tâche de les régler ; c'est un sage Moraliste, qui donne des conseils salutaires, & qui n'est pas moins propre à former le cœur, qu'à éclairer l'esprit & à perfectionner le génie. Ses réflexions sur la littérature sont fines & judicieuses. On lui a reproché trop de subtilité dans ses remarques. Il examine une pensée de tous les côtés, & la dissèque en quelque sorte ; il épuise son sujet ; & pour trop penser, il ne laisse pas assez penser à son Lecteur. Mais je m'aperçois qu'insensiblement je me suis un peu éloigné de mon but ; je reviens donc à la Maxime de M. de la R**. Come je me défie de mes lumières, je

me bornerai à examiner de quelle manière ,
L'esprit est souvent la dupe du cœur.

On en peut donner pour raison qu'il est plus aisé , plus doux & plus agréable de sentir , que de connoître & raisonner ; que le cœur détermine presque l'esprit du côté de ce qui lui déplaît ; qu'il lui prête les plus belles couleurs ; au lieu qu'il défigure ordinairement ce qui n'a pas le don de lui plaire : Et comme la vertu est rarement conforme à son penchant , il est assez naturel qu'il en éloigne l'attention de l'esprit , en le distrayant par des prestiges & des illusions. C'est ce qui donne tant de force aux passions , & qui étend leur empire. L'impie , par exemple , écarte , autant qu'il peut , l'idée d'un Dieu , parce qu'il a intérêt qu'il n'y en ait point. On ne viole jamais la règle impunément , quand on la connoît ; on tâche donc de l'effacer ; on confond le juste & l'injuste , par la crainte que la vertu ne soit récompensée , & le vice puni. Parce que l'impie ne comprend pas tout , il décide qu'il n'y a rien de clair ni de certain. L'Aveugle ! qui ne voit pas que l'infini est au-dessus d'un esprit borné , & que c'est avoir de l'esprit que de connoître les limites du sien.

On pourroit s'étendre beaucoup sur ce sujet , mais je ne veux pas le considérer dans toute son étendue. Il me seroit facile de montrer , que toutes les passions séduisent & trompent

pent l'esprit, parce que le cœur est leur complice ; mais je me bornerai à quelques exemples.

Un avare croit n'être qu'œconome, en entassant trésors sur trésors, dont il se garde bien de faire usage ; il se prive même du nécessaire, & refuse aux autres son superflu. L'ambition n'éblouit pas moins ceux qui en sont les esclaves : son faux éclat les aveugle ; ils s'imaginent que rien n'est plus grand que de s'élever au-dessus des autres, & de les fouler aux pieds ; que la route des honneurs & des dignités est celle du vrai bonheur ; & qu'un homme qui n'est qu'un atome dans l'Univers, est appelé à en faire la conquête.

PIRRHUS ne combattoit que pour parvenir à la félicité, en étendant son Empire. L'insensé ! il croioit atteindre au repos par l'agitation, & s'exposoit sans cesse à l'orage, pour arriver au port.

L'esprit du voluptueux n'est pas moins le dupe du cœur. Il se flatte de ne prendre que des plaisirs innocens, lorsqu'il boit à longs traits dans la coupe empoisonnée de la volupté. Ses charmes dangereux triomphent de sa vertu. Il s'expose à marcher sur le bord de l'abîme. Le pas est glissant, il y tombe. Il y a peu de distance des plaisirs permis à ceux qui sont défendus ; il est difficile d'en fixer les bornes, plus difficile encore de ne pas les passer. Ce

n'est qu'en se défiant de sa foiblesse, qu'on peut faire usage de ses forces. On devient presque toujours coupable, quand on ne craint pas de le devenir.

*Le péril le plus à craindre,
Est celui qu'on ne craint pas.*

Le cœur a toujours plus de force lorsqu'il attaque, que l'esprit n'en a pour lui résister.

Mr. ROUSSEAU, Citoyen de Genève, dit avec raison: *En admirant l'amour honête, on se livre bientôt à l'amour criminel. Si l'idée de l'innocence embélit quelques instans le sentiment qu'elle accompagne, bientôt les circonstances s'éfacent de la mémoire des homes, tandis que l'impression d'une passion si douce reste au fond du cœur.*

On pourroit apliquer ce que M. ROUSSEAU dit de la Comédie à son Roman d'HELOYSE. *Quand il seroit vrai, dit-il, qu'on eût peint au Théâtre que des passions légitimes, s'ensuit-il delà que les impressions en sont plus foibles? Que les effets en sont moins dangereux? come si les vives images d'une tendresse innocente étoient moins séduisantes.*

L'obstacle aparent, qui semble éloigner un objet aimé, est au fond ce qui le rapproche. Les desirs voilés par la honte, n'en deviennent que plus séduisans; en les gênant, la pudeur les enflame.

Ses craintes, ses détours, ses réserves, ses timides aveux, la tendre & naïve finesse, disent mieux ce qu'elle croit taire, que la passion ne l'eût dit sans elle.

ST. PREUX & JULIE n'éprouvèrent que trop, que *l'esprit est la dupe du cœur*, que les sens nous mènent plus loin qu'on ne veut aller, & qu'il n'est point d'amour pur & désintéressé.

Quand d'une voix & douce & tendre,
 Licidas m'invite à me rendre :
 Hâ ! qu'il fait bien persuader,
 Et que je me plais à l'entendre !
 Il en coûteroit moins à céder,
 Qu'il coûte à se défendre.



L E T T R E

De Madame du BOCCAGE à Mr. GESNER,
Imprimeur-Libraire à Zurich. (*)

PARIS, ce 20. Février 1760.

Vous nous prouvez, Monsieur, que j'a-
vois raison de mander il y a quelques années
à Monsieur HALLER, que ce n'étoit plus au
bord de la Seine, ni en Phocide qu'il falloit
chercher le Parnasse, mais vers les Alpes.

Votre Poeme de la mort d'ABEL, dont tout
le monde est enchanté ici, a pris naissance aux
pieds de ces Monts fameux, qui le feront en-
core bien plus par les chants de HALLER & de
GESNER. Quoique je n'aie point l'honneur d'être
conu de vous, Monsieur, je n'ai pu me
refuser le plaisir de rendre hommage à vos ta-
lens, en vous disant combien je les admire,
& la considération qu'ils vous atirent dans
Paris. Si on admire une traduction, jugez ce
qu'on penseroit de l'original; les mœurs pures
de nos premiers Pères, si bien écrits dans
MILTON, ne perdent rien sous vos crayons,

(*) Communiquée, come celle de Monsieur le
Marquis de MIRABEAU, par M. ZIMMERMANN.
D. M.

quoique déchu de leur état d'inocence. Je vois que ce sont les Poètes qui font valoir les Sujets, & non les beaux Sujets qui font valoir les Poètes. Tout vous excite, Monsieur, à continuer une carrière si bien comencée; si ma foible voix peut vous y encourager, vous me ferez gré un jour de l'empressement avec lequel je vous marque, Monsieur, la parfaite considération, avec laquelle j'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

LE PAGE DU BOCCAGE.



*A Monsieur de R**.*

Vous me demandez mon sentiment sur la nouvelle HELOYSE, ou les Lettres de Mr. ROUSSEAU; je suis en cela de l'avis du Public, & voici ce qu'il dit: Ces Lettres sont en général bien écrites, excepté lorsque l'Auteur veut parler le langage du *Pais-de-Vaud*, qu'il imite mal, & qu'il auroit mieux fait de ne pas copier en quelques endroits. On y trouve des descriptions admirables, des réflexions judicieuses, quelquefois singulières & originales, qui rapellent les opinions & les paradoxes de l'Ecrivain. Plusieurs Lettres sont fort touchantes & pleines de sentiment; mais il y a peut-être dans ce Livre trop de

tendresse & de galanterie, ce qui lui donne l'air de Roman. Mais l'Auteur veut être lû par les Dames, & par plusieurs Homes qui ont le même goût qu'elles, & on peut affûrer qu'il a réussi. Ce n'est pas qu'on ne trouve quelques défauts dans son ouvrage, & où n'en trouve-t-on pas ? Il paroît qu'il est fait de pièces rapportées, qui ne forment point un tout & un ensemble ; ce sont, comme on dit, des morceaux à tiroir & détachés, que l'Ouvrier lie & ajuste aussi bien qu'il peut. Chaque événement des Héros de l'Histoire lui fournira l'occasion de raisonner sur de nouveaux sujets, qui ont peu de rapport aux premiers : Cela ne sauroit former une narration bien suivie & bien filée ; mais la diversité des idées & des tableaux amuse & intéresse. (*)

On voyage agréablement avec l'Auteur, qui nous fait voir bien du pais sans nous fatiguer ; il nous fait passer successivement en plusieurs climats. Il est vrai qu'il nous égare quelquefois quand on veut le suivre ; mais come il fait presque le tour du Monde, il étoit

(*) Lorsque l'Auteur écrivit cette Lettre, il n'avoit pas vû encore celle qui est imprimée dans le Journal Helvétique du 13. Janvier, page 175. Il a cherché inutilement dans le même Journal l'annonce qui devoit précéder cette Lettre, & à laquelle elle a rapport.

difficile qu'il ne fit quelques faux pas ; mais la route ou il nous mène est si belle , qu'on ne s'aperçoit presque pas qu'il manque le but , & cette unité de plan & de dessein , qui plaît à quelques Connoisseurs. A la vérité , s'il y avoit marché droit & sans épisodes , son récit auroit été court , & le Roman n'auroit pas été jusqu'à six tomes , que l'Auteur auroit mieux fait de réduire à la moitié , en supprimant certaines minuties , qui font languir sa narration. Mais s'il eût voulu la resserrer , elle se seroit bornée à ceci. Voici le nœud de l'intrigue : Un jeune-homme , qui a de l'esprit & du sentiment , mais qui est d'une condition assez commune , se trouve chez un Gentil-homme , en qualité de Précepteur de son Fils ; il devient amoureux de la Sœur de son Eleve ; il lui donne , à l'exemple d'ABELARD , des leçons de tendresse ; & il y réussit si bien , qu'il s'en fait aimer. Leur amour mutuel est si fort , que rien ne peut le rompre ; il est fâcheux que le Père s'opose à leur union , & qu'il soit si ferme dans son refus , qu'on ne puisse le fléchir. Malheureusement pour ces deux amans , il n'étoit point convaincu de ces principes , qu'on voudroit mettre à la mode , que les hommes sont égaux dans la société , & qu'il est juste que les biens soient en commun. L'usage & d'autres règles l'éloignent de ces idées ; mais quoiqu'il ne put persuader & gagner sa Fille , qui

étoit raisonneuse & philosophe, il l'obligea à épouser un home riche & d'une ancienne noblesse, rempli de probité, mais Athée. Pourquoi JULIE, sa femme, si éclairée sur la Religion, n'opéra-t-elle pas sa conversion, surtout dans son lit de mort, où el e dit des choses si touchantes & si belles? Cela auroit fait un heureux dénouement & une espèce de coup de théâtre. C'est-là où finit cette Histoire, qui fera aussi la fin de ma Lettre.



L E T T R E

A l'Auteur des six Questions ou Sujets proposés dans le Journal Helvétique de Février 1761. Page 202.

MONSIEUR,

JE n'avois pas dessein d'entrer ici en lice, & je croiois devoir laisser la carrière à de meilleurs Athletes que moi : Mais l'importance de plusieurs sujets que vous proposez m'a tenté, & j'ai la foiblesse de succomber à la tentation. Peut-être y entre-t-il un peu d'amour propre ; car ce motif se glisse par-tout ; la *Vertu même n'iroit pas loin, si la Vanité ne lui tenoit compagnie*, Ce que vous dites d'obligeant

aux Auteurs qui ont traité vos précédentes Questions, ma flaté, je l'avoüe ; j'ai crû avoir quelque part à vos éloges. Peut-être me suis-je trompé, & que mes petits Enfans ne sont pas ceux qui ont eû le bonheur de vous plaire ; quoiqu'il en soit, mon émulation a été excitée une seconde fois : Je suis du nombre de ceux qui se plaisent ou à s'amuser, ou à s'instruire ; & come je ne conois pas de plus grand plaisir que celui d'étudier, de m'éclairer, de cultiver les Sciences & les Belles-Lettres, je profite des occasions qui se présentent pour exercer mon esprit, charmé de le faire sous les yeux d'un Juge habile & impartial.

Je me bornerai aujourd'hui à essaier mes forces sur le premier Sujet ; peut-être traiterai-je les autres dans la suite (*). Je vais examiner cette Proposition. *La Philosophie cherche la verité, la Theologie la trouve ; mais la Religion seule la possède.*

(*) J'ai deja examiné cette maxime de Mr. de la ROCHEBOUCAULT, *L'Esprit est la dupe du cœur*. J'ai taché de montrer que l'Esprit de l'Impie, de l'Avare, & de l'Ambitieux est la dupe de son cœur ; que celui du Voluptueux ne l'est pas moins ; qu'on doit fort se défier des pièges de l'Amour. *Quand on a le cœur tendre, il ne faut pas qu'on aime.* Une feinte pudeur, de tendres refus, une fuite amoureuse ne font qu'irriter vôtre passion. On refuse un baiser afin qu'on le ravisse.

Je tâcherai d'abrégé cet examen , en me réduisant à quelques réflexions. Je souhaite qu'elles puissent m'instruire, & mériter vôtre attention.

La Philosophie a en éfet pour objet de chercher la vérité ; mais elle ne la trouve pas toujours , & elle la manque souvent par sa faute , parce qu'elle la cherche mal , ou qu'elle sort de ses justes bornes. Quand on aspire à un but qui est au dessus de nôtre portée , il n'est pas étonnant qu'on ne puisse y atteindre. Un Auteur célèbre a dit, que c'est parce que *les Esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis*. Peut-être auroit-il plus de raison de dire que c'est parce que *les Esprits sont éclairés, qu'ils sont modestes*. Ils s'aperçoivent mieux de ce qui leur manque , des limites étroites de leurs conoissances , & combien ils sont éloignés de la certitude & de l'évidence. Un Esprit hardi, ne respecte rien ; il ne mesure point ses forces ; trop foible pour marcher seul , il ne daigne pas prendre un guide : Est - il surprenant qu'il s'égare , ou qu'il bronche dans sa carrière ? Il veut tout soumettre à son examen ; il prétend sonder les profondeurs de l'infini , & mesurer l'immensité. L'Home ne fera jamais qu'un Home ; il veut être une intelligence supérieure, assujettir toutes choses à la foiblesse de son génie , tout voir , tout conoitre ; Créature bornée & présomptueuse , il ose éri-

ger un Tribunal , auquel il a la témérité de soumettre son Créateur, & apeller de ses jugemens ! Tel est l'orgueil d'une Philosophie aveugle & insensée, qui loin de nous conduire à la vérité, nous en éloigne, en nous éloignant de celui de qui elle émane, & qui en est la source. Est-il étonnant que les Philosophes de ce caractère, aussi hardis dans leurs divisions, que bornés dans leurs connoissances, nagent dans le doute & l'incertitude, & tombent enfin dans le plus affreux Pyrronisme. *

Quand il seroit vrai que le Philosophe eût assez de justesse & de pénétration d'esprit pour parvenir à de certaines découvertes, il reste à examiner si elles sont utiles & nécessaires. On attribue à la Philosophie moderne la position de trois mille Etoiles, l'obération de la lumière, la gravitation des globes les uns sur les autres, &c. Mais je demande, cette position assez arbitraire des trois mille Etoiles sert-elle à nous les faire mieux discerner & connoître ? Rend-elle plus beau le spectacle

(*) Tout a été mis en problème ; il semble que les homes aient voulu épuiser tout ce qui est faux, avant que de parvenir au vrai. Ils ont mis en problème, s'il y a quelque chose de certain & de vrai, & si nous n'errons point parmi des ombres & des apparences. Quelques Philosophes ont douté de l'existence des corps ; d'autres de celle des esprits.

qu'elle nous offre dans la nuit. Les Loix de la lumière & de la gravitation nous font-elles mieux distinguer les couleurs, nous instruisent-elles de la figure des globes, de leur distance réciproque, de leur pesanteur, des règles qu'ils suivent dans leurs cours, & des causes de leurs mouvemens? Nous voïons les effets, sans en apecevoir les ressorts. C'est une décoration dont nous ne découvrons que les apparences, & dont nous ne pouvons rendre raison. Nous ne savons le commencement de rien, & nous voulons juger de tout. Je demande à NEUTON, à DESCARTES, coment mon ame est unie à mon corps, quelles sont les loix de cette union; coment les idées se produisent, quelle est la cause du mouvement? Tout cela, & je ne fais combien d'autres choses, sont encor une énigme pour nous, & il y a apparence que ce sera toujours un secret, & que nôtre postérité n'en fera pas mieux informée. DIEU a assigné des bornes à nos conoissances ainsi qu'aux flots de la mer; mais lors même que ce mystère seroit découvert, on seroit toujours en droit de demander, s'il est véritablement utile, si cette découverte est propre à soulager nos besoins, & à contribuer à nôtre bonheur, ou à la prospérité publique?

Si le Philosophe cherche quelquefois en vain la Vertu, si elle lui échape, lorsqu'il se

flate de la faïfir, s'il est souvent la dupe des apparences, & si une hipothèse est bien-tôt détruite par une autre, dont la durée sera aussi courte, le Théologien sera-t-il plus heureux dans ses recherches? Ne substitue-t-il jamais des formalités au vrai culte, des paroles à la réalité, le vraisemblable à la vérité, & ses propres imaginations aux Commandemens de DIEU? Ne se perd-il jamais dans des abîmes dont il ne peut sonder la profondeur (*)? Ne subtilise-t-il jamais sur des questions frivoles & stériles, qui, sans éclairer l'esprit, aiguifent le cœur, & font naître des disputes sans fin, qui déchirent le Christianisme, & fournissent un prétexte aux Incrédules de décrier la Religion. Le Philosophe cherche la lumière hors de l'Evangile, & il ne trouve que ténébres.

Mais elle n'est pas responsable de l'ignorance, de la foiblesse & des travers de l'home. *Le Philosophe doit chercher la vérité, le Théo-*

(*) Comment pouvoir, par exemple, concilier la préscience Divine, avec la liberté de l'home; un si grand amour pour la vertu, avec tant de penchant pour le vice; une si noble idée de la perfection, avec tant de foiblesse & de défauts. Tant de maux, de misères & de revers avec la sagesse la puissance & la bonté de DIEU : Voilà l'écueil des Théologiens. Il faut nécessairement s'écrier : O profondeur !

logien doit aspirer à la conoitre ; le Fidèle seul la trouve, la possède, & la pratique. Il la puise dans le sein de DIEU même ; elle ne s'offre qu'à ceux qui l'aiment sincérement , & qui la désirent ardemment. Elle est l'objet de l'étude du Philosophe ; le Théologien fait profession de la chercher : Mais come l'un & l'autre ont leurs préjugés & leurs opinions , & que souvent ils ne la cherchent pas avec la pureté de cœur qu'elle demande , & qu'elle mérite , elle se refuse à leurs vœux , ils sont souvent la dupe de l'erreur qui les séduit sous l'apparence du vrai. Come nos vertus ne sont souvent que des vices déguisés (*), ce qu'on nomme *vérité*, n'est souvent que le mensonge , qui en prend le masque & la livrée : Le Fidèle la conoit & la distingue à ses œuvres , come on conoit un *arbre* à ses fruits. La vérité est belle

(*) *Nos vertus ne sont* , dit - on , *que des vices déguisés.* Si cette maxime étoit vraie , quelle confiance pouroit - on avoir aux homes ! La terre ne seroit peuplée que de méchans & d'hipocrites , d'autant plus dangereux , qu'ils surprendroient notre crédulité sous l'apparence de la bone foi. L'home seroit plus en sûreté dans les déserts que dans la société où les fourbes lui tendroient sans cesse des pièges & des embues ; mais il y a encore des vertus réelles sur la terre , & l'on trouve encore des **CATIONS** & des **SOCRATES**.

par elle-même ; elle n'emprunte jamais le secours du faux , elle est bonne , indulgente , généreuse , & équitable. Elle chérit le bien , & ne soupçonne pas même le mal ; elle ne trompe personne , & fait le bonheur de ceux qui la pratiquent.



L E T T R E

S U R C E T T E S E N T E N C E .

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller
à Corinthe.

Monsieur le Lecteur.

J AI envie de vous entretenir à ma façon de cette belle Sentence : *Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.* Je ne me gênerai pas pour vous , si vous le voulez bien , & je prendrai pour mon Exorde telle Idée qu'il me semblera bon. *Je comence.*

Un Scholastique hériſſé de mots , dépourvu d'idées , & ſouvent de bon ſens , à qui on propoſeroit ce ſujet à traiter , comenceroit par définir & diviſer , & tout ſon diſcours ne contiendrait que de grands mots propres à en impoſer à des gens qui ne ſauroient pas

que ce jargon est un galimathias inintelligible.

Un Antiquaire ne manqueroit pas de vous parler longuement de la Ville de *Corinthe*, & il en feroit la matière principale de sa Dissertation ; il vous diroit où elle est située, & vous étaleroit savamment tout ce qui a été trouvé digne de remarque dans cette ancienne Ville.

Un Comentateur s'y prendroit autrement ; il examineroit avec soin si les Anciens ont inventé ce Proverbe ; dans quels Auteurs on le trouve ; il suivroit cette Sentence dès sa naissance jusqu'à nos jours, & nous présenteroit avec une scrupuleuse exactitude, tous les sens de cette phrase réels & possibles.

Mais pour moi qui ne suis ni Scholastique, ni Antiquaire, ni Comentateur, je m'y prendrai bien différemment. Sans me donner beaucoup de peine à définir & à faire de belles divisions, je laisserai à de plus doctes que moi le soin de vous dire de belles choses sur l'origine de la Ville de *Corinthe*, & sur la naissance de ce Proverbe : Je jetterai au hazard mes pensées sur une feuille, & quand elle sera remplie, je me tairai sagement sur cet article ; car je fais trop combien la variété plait, & combien l'on aime aujourd'hui que l'on s'étende peu sur les sujets que l'on traite. Je vais donc entrer brièvement en matière.

J'observe

J'observe que si je prends cette Sentence dans le sens propre , je n'ai pas seulement un petit mot à dire ; mais que le sens figuré peut me fournir encore de quoi remplir ma page. Que dis - je ! J'en aurois pour dix ans de travail assidu , si j'en voulois développer dignement tous les diférens sens : Mais je me garderai bien d'y toucher , & je proposerai seulement quelques exemples pour faire entendre ma pensée.

Un *Colas* d'Opera s'avisa de se plaindre à sa *Lizette* , qu'elle ne répondoit point à ses feux , & qu'elle acordoit ses faveurs à ses Rivaux , qui , selon lui , ne le valoient pas ; il employa tous les lieux comuns de l'amour & de la tendresse pour obtenir une place dans son cœur , & pour lui prouver qu'il en étoit digne ; mais tous ces beaux discours n'alloient point jusqu'à ce Cœur ; le charmant *Coridon* qui y étoit gravé en fermoit l'entrée à toute autre chose qu'à lui. Ainsi

Lizette à ce propos , se prit très-fort à rire ,

Mon ami , dit-elle à *Colas* ,

Chacun n'a pas poissons à frire :

A Corinthe tous ne vont pas.

Voilà ce qu'est *Corinthe* en termes d'amour : Il n'est pas difficile de voir ou *Colas* aspire , & ce que *Lizette* veut dire par ce mot , & je me

perfuade qu'il ne faudra pas bien du tems aux Amans pour en faifir le vrai fens.

Je pourrois enrichir ma penfée de divers autres exemples ; je pourrois vous prouver qu'il y a des *Corinthes* pour les gens du monde, d'Eglife, & de Cabinet &c. en un mot qu'il y a autant de *Corinthes* que de têtes d'hommes : Mais je finis fur cet article, & je me hâte de faire voir, que rien n'eft fi vrai què cette Sentence prife dans le fens figuré. Je vais pour cela me fervir de ma méthode ordinaire, j'en appelle à l'expérience. J'ai vû, & moi-même j'ai vû un grand nombre de perfonnes aspirer à l'efprit, à la mémoire, aux honeurs, à la gloire, & aux richesses, & je les ai vû mourir fans être parvenues à *Corinthe* : Je les ai vû dans leur lit de mort fans efprit, fans mémoire, fans honneur, fans gloire, & fans richesses : J'ai vû *Corinne* foupirer toute fa vie après un époux, je l'ai vû courbée contre terre, defcendre au tombeau, fans avoir jamais goûté les douceurs de l'himen : J'ai vû des Nigauds, j'en vois encore, & j'efpère en voir déformais, qui, lorsqu'ils tâchoient de prendre de l'elevation dans les fentimens, & d'aller à *Corinthe*, font malheureufement reftés dans les boües de Paris, & font morts Badauts de la plus belle forme. Je laiffe à de meilleurs génies le foin de rechercher les caufes de ce malheur ; car come je co-

mence à m'ennuier , & vous aussi de tous ces détails , je cesse , & pour plus de briéveté , sans autre conclusion , je vous done le bonjour , & mets un point final.

LAUSANNE.



*A Monsieur de M**.*

ce 15. Avril 1761.

MONSIEUR,

JE suis charmé que mes petits Ouvrages vous fassent rire ; il paroît que vous êtes fort disposé à la joie ; je vous en félicite ; elle apaise la bile , & doit contribuer à étoufer tout ressentiment. La tristesse , la haine , la vengeance & la jalousie sont un poison qui dévore & déchire nôtre ame ; rien n'est plus oposé à cette douce sérénité , que tout honête-home doit désirer , & qui fait le vrai bonheur. Pour moi , Monsieur , qui ne ris pas aussi aisément que vous , je n'ai pas trouvé le mot à rire dans toute votre Lettre apologétique ; je n'y ai vû qu'un Ecrivain piqué d'être convaincu de s'être trompé , & d'avoir ataqué injustement une personne , qui ne l'avoit point offensé. Mais , dites-vous , j'écris trop , & on

met trop souvent de mes Pièces dans le Journal Helvétique. Cette acufation vous tient fort à cœur ; il faut qu'elle vous paroisse bien grave ; je devois m'en justifier, mais c'est à Messieurs les Journalistes à le faire, puisque ce sont eux qui les font imprimer, & ils ont pris la peine de le faire depuis l'an 1734, sans que leur Journal soit tombé ; (*) il est vrai qu'il ne devoit pas être écrasé sous leur poids ; car, dites-vous, mes Productions sont *légères & superficielles* ; cela peut être ; je ne suis pas un Savant de profession ; je n'en ai jamais mis l'enseigne, & je ne suis ainsi que vous, d'aucune Académie ; j'étudie & je compose uniquement pour m'instruire ou pour m'amuser innocemment ; je crois que s'il est permis de penser, il doit être permis d'écrire ; mais je tache d'être clair & précis, de saisir sur chaque matière ce qu'il y a de plus important, afin d'abrégé ; persuadé que dans un Journal, tel que celui-ci, on ne peut être

(*) Je ne releverai point une petite Remarque de Mr. de M**. J'avois attesté dans ma Réponse le témoignage de Messieurs les Journalistes sur la vérité de ce que j'assurois, que je leur avois certainement envoyé les Vers contestés par mon Adversaire, ces Messieurs ont jugé à propos de garder le silence ; mais ce même silence servira d'approbation si je dis vrai ; & si je dis faux, je les prie de me démentir.

trop court , afin de ménager de la diversité , & de la place pour différens Auteurs. Ce n'est pas ici le lieu de creuser & d'aprofondir un sujet :

Loin d'épuiser une matière ,
On doit n'en prendre que la fleur ,

dit le bon LA FONTAINE ; mais on confond quelquefois les idées , & l'on prend pour superficiel la netteté des pensées & celle des expressions. Une eau claire paroît rarement profonde ; tandis que celle qui est trouble , le paroît , parce qu'on n'en découvre pas le fond. J'ai bien peur , Monsieur , que vos Lecteurs ne puissent vous faire ce petit reproche ; vous gagneriez peut-être à vous faire mieux comprendre. Par exemple , l'obscurité dont vous vous couvrez , a induit en erreur tous vos Critiques ; ils ont tous cru que vous aviez pour but de soutenir la Communauté des biens ; & qui n'en seroit persuadé , après avoir lû ce qui suit ? Voici le titre de votre Ouvrage , *Refléxions sur la propriété & la communauté des biens*. Ne semble-t-il pas que ce soit là votre objet , & que votre but soit de la soutenir ou de la détruire ? Or il est certain que vous ne cherchez pas à détruire cette communauté , car vous dites positivement, Journal de Décembre 176. page 365. L'on nous dit , que la propriété des biens est incompatible

avec la Loi naturelle ; vous ajoutez immédiatement après , si cette propriété découle de la constitution de l'homme , & de l'état où DIEU l'a placé dans ce Monde , il ne se peut pas qu'elle soit incompatible avec la Loi naturelle ; cela est fort bien ; mais pourquoi vous réfuter vous-même & vous contredire , en disant : *Si une Société laisse une fois introduire chez elle l'usage du tien & du mien , que cet usage s'étende jusqu'à des possessions foncières , pour passer du possesseur à ses descendans , alors l'égalité sera rompue , anéantie sans retour.* (Voiez le Journal de Septembre 1760. page 5. & 6.) Afin de mieux confirmer cette proposition , vous ajoutez immédiatement après : *Pour être certain de cette vérité , il ne faut que faire attention que le droit de propriété est susceptible d'une si grande multitude d'intérêts compliqués , qu'il est impossible que les Loix naturelles n'en souffrent à chaque instant de cruelles atteintes. Source funeste , & toujours renaissante de desordres , d'injustices , de haine & d'envie.* Si le droit de propriété produit des effets aussi funestes , s'il détruit l'égalité , s'il donne de cruelles atteintes aux Loix naturelles , le droit de propriété ne sauroit , selon vous-même , être conforme à ces mêmes Loix , puisqu'il les renverse & les anéantit totalement ; cela me paroît démontré.

Qu'on lise avec attention ces deux Differta-

tions , celle de Septembre & celle de Décembre , on y trouvera souvent de pareilles contradictions. Il semble que vous vous soiez exprès couvert d'un nuage , pour échaper à la pénétration de vos Lecteurs , qui sont en droit de vous faire ce petit raisonnement : Ou vous vous êtes exprimé fort obscurément , ce qui est certainement une faute ; ou vous soutenez en éfet ce dangereux paradoxe , que la propriété des biens est funeste à la Société , puisqu'elle est une *source toujours renaissante d'injustices , de désordres , de haine & d'envie.* Voilà un défilé difficile à passer , & dans lequel vous vous êtes jetté vous-même.

Avouez , Monsieur , que vous avez bien senti que vous étiez allé trop loin dans votre Dissertation de Septembre , & que vous avez taché dans celle de Décembre de revenir sur vos pas , & d'adoucir ce que vos paradoxes ont de dangereux & d'insoutenable.

Quoi en éfet de plus fatal à la Société , que de rompre les barières sacrées , qui fixent à chacun ce qui lui appartient , soit par le droit d'héritage , soit par son industrie & par ses travaux ! N'est-ce pas anéantir toute émulation , introduire la paresse , l'injustice , la violence , & une guerre perpétuelle ? N'est-ce pas ébranler , en un mot , les plus solides fondemens de l'ordre civil & de la Société ? Je me garde bien d'imputer à mon Adversaire de si

pernicieux projets ; mais on peut tirer ces conséquences de ces principes , & d'autres personnes l'ont fait avant moi.

Terminons ici cette petite dispute , qui ne peut nous conduire à rien d'utile , & qui peut aigrir les esprits. Je déclare donc que quelque plaisir que je trouve à écrire & à composer , & quoique mon état & mon loisir me permettent de le faire , je ne repliquerai plus à aucune critique , & que je ferai même beaucoup plus referré , que je ne l'ai été , à adresser de nouvelles Pièces à Messieurs les Journalistes. Peut-être y gagneront-ils , peut-être y perdront-ils ; il ne m'appartient pas de le décider. Je souhaite que ceux qui me succéderont , réussissent mieux que moi ; puissent-ils , en récompense de leurs succès , être exposés à la critique de certains Censeurs , qui n'approuvent que leurs propres Ouvrages , & qui ont le malheureux art de trouver des défauts là où il n'y en a point , & où le Lecteur judicieux trouve des beautés. L'Homme de lettre devrait avoir devant les yeux ces Vers de M. de V**.

Qu'il est doux , qu'il est grand de se dire à soi-même,
 Je n'ai point d'ennemis , j'ai des amis que j'aime ;
 Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs
 biens :
 Les Arts nous ont unis , leurs beaux jours font les
 miens.

Je vous assure, Monsieur, que vos succès & votre réputation me feront un vrai plaisir, & que je me féliciterai d'avoir un Compatriote plus éclairé & plus célèbre que je ne le suis.



C O N J U R A T I O N

DE DOM JUAN, DUC DE BRAGANCE,
 CONTRE L'ESPAGNE.

L'événement rend seul un projet légitime ;
 Heureux, il est vertu, malheureux il est crime.

JE déclare d'abord quel est mon guide dans ce morceau historique, c'est Mr. l'Abé de VERTOT. (*) Je n'en pouvois guères choisir un meilleur, mais je ne le suivrai que de loin-

(*) Mr. l'Abé de VERTOT remarque que le Portugal n'a au plus que cent-dix lieuës de longueur, & cinquante dans sa plus grande largeur ; le terrain en est fertile, l'air sain, & les chaleurs se trouvent tempérées par des vents rafraichissans, & des pluies fécondes. Les Alains, les Sueves, & les Vandales en ont été les maîtres : Mais ce Roïaume est devenu riche & florissant par ses conquêtes dans les Indes, & son comerce.

a-loin ; j'abrégèrai beaucoup fon récit , ne me propofant que de doner une idée de cette conjuration , qui n'ofre pas de grands événemens , mais qui eft extraordinaire , par le fecret qui fut gardé inviolablement pendant l'efpace de près d'un an , & par 350. Conjurés. La Cour d'Espagne , affés pénétrante & foupçonneufe , qui avoit un fi grand intérêt à découvrir ce complot , n'eut que des doutes & des lueurs ; les conjectures ne la conduifirent jamais à la certitude , parceque tous les Conjurés furent bien choifis & fidèles.

La conjoncture étoit à la vérité très favorable pour eux ; il y avoit en Espagne bien des mecontens ; la Catalogne s'étoit révoltée , & occupoit toutes les forces du Royaume , dont la foible main de PILIPPE IV. laiffoit floter les rênes. Le Comte Duc d'OLIVARES , qui gouvernoit l'Espagne en qualité de premier Miniftre , avoit des lumières & du génie ; mais il avoit quelque chofe de lent & de dur dans le caractère ; fa lenteur faifoit languir les affaires , & fa dureté les rendoit plus mauvaises : Il aimoit mieux écraser fes Sujets , que de les gagner par la douceur. Il traitoit en particulier le *Portugal* , come il auroit fait un Pais de conquêtes , il l'acabloit d'impôts & de fubfides ; il faifoit prefque paier l'air qu'on y refpiroit ; ce qui faifoit qu'on y regardoit fon Maître plutôt come un Ufurpateur , que come

un Roi légitime. Les Catalans s'étoient révoltés, à l'imitation des Hollandois. Ils étoient foutenus par la France, & les Portugais en étoient du secours.

Avant que d'entrer dans le détail de la conjuration du Duc de BRAGANCE, je dirai un mot du Portugal.

Ce petit Roiaume a fait long-tems partie des Espagnes, tantôt étant gouverné par ses Rois particuliers, tantôt étant regardé come une Province d'Espagne, dont il dépendoit. On ignore quels furent les premiers Habitans du Pais; quelques Historiens les font descendre de la Postérité de TUBAL; chaque Nation a sa chimère au sujet de son origine. Les Carthaginois & les Romains se disputèrent l'Empire de ces Provinces, & l'ont possédé successivement. Les Goths, qui inondèrent les Espagnes au commencement du cinquième siècle, & qui s'en emparèrent, furent aussi quelque tems les Maîtres du Portugal; mais au huitième siècle, sous le règne de RODERIC, les Maures, ou pour mieux dire les Arabes, passèrent d'Afrique en Espagne, & la subjuguèrent. Le Comte JULIEN, Seigneur Espagnol, les introduisit dans le Pais, & facilita leur conquête pour se venger de l'outrage que l'impudicité de RODERIC avoit fait à sa fille.

Le Portugal suivit la destinée des autres Provinces d'Espagne; il passa sous la domina-

tion des Maures ; ces Infidèles y établirent des Gouverneurs , qui après la mort du Câlife **VALID - ALMANZOR**, se rendirent indépendans , & s'érigèrent en Souverains ; l'émulation , l'intéret , & la jalousie les défunirent ; le luxe & la mollesse achevèrent de les perdre.

HENRI Comte de Bourgogne , & issu de **ROBERT** Roi de France , profita de leurs divisions , & les chassa du Portugal au commencement du douzième siècle ; ce sont des Héros qui fondent les Empires , & des lâches qui les perdent. La Postérité de **HENRI** régna dans le Portugal jusqu'à Dom **SEBASTIEN**, qui passa témérament en Afrique pour combattre le Roi de Maroc , & qui fut tué dans la malheureuse bataille de *Mucazen*. (*)

Le Cardinal Dom **HENRI**, grand Oncle de **SEBASTIEN**, qui lui succéda, ne régna que peu de tems , & laissa plusieurs Compétiteurs au Trône de Portugal , parmi lesquels , ceux qui avoient les droits les plus légitimes, é-

(*) Cette Bataille, si funeste à **SEBASTIEN** & à toute son armée , couta la vie à trois Rois , à celui de Maroc , qui , malgré la maladie dont il mourut , combattit vaillamment ; à son Compétiteur **MULAI - MAHOME R** qui se noia , en voulant se sauver , & à Dom **SEBASTIEN** qui y fut tué. Le Duc d'**AVERRO** qui combattoit à ses côtés , se distingua par un courage surprenant.

toient le Duc & la Duchesse de BRAGANCE ; mais ils avoient dans PHILIPPE II. Roi d'Espagne un Rival plus puissant qu'eux , qui aiant fait entrer des troupes dans ce Roiaume , fit décider ce grand procès en sa faveur. *

Les Portugais ont une antipathie naturelle pour les Espagnols ; ils sont fiers , jaloux de leurs privilèges , & remuans ; ils ne virent qu'avec indignation leur Etat passer sous une domination étrangère, les Charges & les Gouvernemens remplis par des Espagnols , dont la plus-part étoient des gens obscurs , intéressés, cruels , & entièrement dévoués à la Cour. Ils abusoient insolemment de leur autorité , & tâchoient de rendre le Peuple si pauvre , qu'il n'eut pas la force de tenter aucun changement, Outre cela le Roi d'Espagne tiroit de ce Roiaume tout ce qu'il y avoit de jeunes Gens & d'Hommes propres à porter les armes , & les faisoit servir dans les guerres étrangères , de peur que ces esprits inquiets ne troublassent la tranquillité du Gouvernement.

(*) PHILIPPE second , Roi d'Espagne , étoit fils de l'Infante ISABELLE , fille aînée du Roi EMANUEL , grand Père du Roi SEBASTIEN ; la Duchesse de BRAGANCE sortoit du Prince Dom EDOUARD , fils du même Roi EMANUEL. Le Roi de Portugal qui régne aujourd'hui glorieusement, malgré les conspirations, descend de la même Tige.

La Noblesse, éloignée des emplois & des affaires gémissoit sous un joug de fer ; pour le secouer, elle s'adressa au Duc de BRAGANCE, come à son Libérateur ; mais ce Prince étoit d'un caractère doux & modéré ; quoiqu'il eût des droits légitimes au Trône, & qu'il ne fut pas sans ambition, il craignoit de s'exposer lui & sa famille aux hazards des événemens. La Cour d'Espagne, à laquelle sa naissance le rendoit suspect, l'apelloit à Madrid ; s'il y alloit, on l'y retiendroit certainement, & s'il refusoit d'obéir, il confirmeroit les soupçons, & seroit déclaré rebelle. Dans cette incertitude, il résolut de s'ouvrir à son Epouse, & de lui demander conseil ; elle méritoit sa confiance, par son esprit, & par sa fermeté.

La Duchesse de BRAGANCE plus courageuse que son mari le détermina à se déclarer ouvertement. Vous avez, lui dit-elle, des droits légitimes sur le Portugal ; ce Roiaume a appartenu à vos Ancêtres, ce n'est qu'une force injuste qui en a privé leur Maison ; il est tems de lui rendre son lustre & sa dignité : La prudence ne consiste pas à être timide, mais à prendre sagement ses mesures. Les Grands & le Peuple vous ouvrent cette noble carrière, où il ne tient qu'à vous d'entrer. Il ne vous reste de choix qu'entre le Trône & l'Echafaut ; dans un si grand projet, c'est assés d'être soupçonné pour être traité come coupable.

ble. (*) Vous êtes déjà suspect à la Cour d'Espagne, votre nom & vos espérances vous rendent criminel: Il n'y a que la Couronne qui puisse vous mettre à couvert de la mort. Doit-on la craindre dans l'élevation où vous êtes; une chute glorieuse ne vaut-elle pas mieux qu'un supplice honteux? Vous serez puni comme traître, si vous n'êtes pas couronné comme Roi. L'événement seul nous justifie; on n'est pas digne du Trône, si l'on n'a pas le courage d'y monter. Vous le devez à votre Postérité; une plus longue patience seroit une foiblesse, & vous exposerait à de plus rudes épreuves: L'Espagne afoiblie & divisée n'est pas en état de vous résister. Votre destinée décidera de mon sort: Il n'y a point de périls que je ne veuille partager avec vous. J'espère que la Providence est trop équitable pour ne pas nous protéger. Après ce discours, que cette

(*) Le Comte d'OLIVARES fit tout ce qu'il put pour attirer en Espagne le Duc de BRAGANCE, ou pour le faire arrêter en Portugal. Dans ce dessein, il lui envoya la Patente de Général des Troupes du Roiaume, & 40000. pistoles pour faire le voyage, afin d'en visiter toutes les Places; mais il donna secrètement ordre aux Gouverneurs de ces Places de l'arrêter. Le Duc de BRAGANCE se défia des caresses du Ministre, évita les pièges qu'il lui tendoit, & se servit des pistoles pour se faire des Créatures.

Princesse prononça avec véhémence & dignité, le Duc de BRAGANCE dona sa parole aux Conjurés ; ils prirent les armes. Il y eut des Dames affés courageufes , pour entrer dans ce projet , & en faciliter l'exécution. L'histoire , dit Mr. l'Abé de VERTOT , conſerve la mémoire de *Dona PHILIPPA de VILIENES* , qui arma de ſes propres mains ſes deux fils , & après leur avoir doné leurs cuiraffes , *allez mes Enfans* , leur dit-elle , *éteindre la tyrannie , & nous venger de nos ennemis , & ſoiez ſurs que ſi le succès ne répond pas à nos eſpérances vôtre Mère ne ſurvivra pas un moment au malheur de tant de Gens de bien. On ne doit pas craindre de mourir pour ſauver ſa Patrie ; la liberté eſt préférable à la vie*

Les Portugais eſpéroient d'en jouir à l'abri des Loix , & ſous un Gouvernement doux & équitable , tel que celui qu'ils eſpéroient du Duc de BRAGANCE, d'un caractère fort éloigné de la cruauté , porté à la juſtice , & d'un temperament trop pareſſeux pour aſpirer à l'autorité deſpotique. Cette autorité étoit alors entre les mains de MARGUERITE de Savoie , Duchefſe de Mantoué , qui gouvernoit ſagement le Portugal , où elle auroit été aimée , ſi elle n'avoit pas été Eſpagnole ; elle avoit le titre de Vice-Reine , mais tout le pouvoir & le ſecret de la Cour étoient confiés à MIGUEL VASCENCELLOS Portugais , qui
faifoit

faisoit la fonction de Secrétaire d'Etat auprès de la Vice-Reine , mais en éfet Ministre absolu & indépendant. Il recevoit directement les ordres du Comte Duc , dont il étoit Créature , & auquel il étoit devenu agréable & nécessaire par l'habileté qu'il avoit de tirer incessamment des sommes considérables du Portugal , & par un esprit d'intrigue , qui faisoit naître des haines & des divisions entre les Grands de Portugal ; ils se réunirent cependant contre lui , come contre l'ennemi de la Nation , & il fut la première victime qu'on sacrifia à la liberté publique. Les Conjurés (*) Maitres de Lisbonne & du Palais , respectèrent la Personne de la Vice - Reine , & se contentèrent de la retenir quelque tems prisonnière , pour la renvoyer en Espagne. Mais les Espagnols assez hardis pour se défendre furent tués , en prenant la fuite ; tout se soumit au Duc de BRAGANCE ; il entra lui - même en triomphe dans la Capitale , où lui & son Epou-

E e

(*) Parmi les principaux Conjurés étoit l'Archevêque de Lisbonne, qui dans un Conseil, representa fortement les exactions des Espagnols, leurs cruautés, la honte qu'il y avoit pour le Portugal de gémir sous un joug étranger, sans faire des efforts pour briser ses fers. On mit en délibération, si l'on formeroit une République, mais la pluralité des voix fut pour la Monarchie.

se furent couronnés. Ils se maintinrent sur le Trône, malgré tous les efforts de l'Espagne, qui fut forcée à les reconnoître Souverains, & ils eurent le bonheur de laisser la Courone à leurs descendans.

J'abandone aprésent mon Guide, que je n'ai suivi que de loin, & l'on me permettra de faire sur ce sujet quelques réflexions.

Quand je pense à quels périls des Conjurés s'exposent, j'ai peine à comprendre coment on a le courage de s'exposer à un tel danger; il n'y a qu'un amour ardent pour la liberté & pour la patrie, qu'une horreur invincible pour la tyrannie, qui puisse engager à former une conspiration; si elle échoüe, come il arrive ordinairement, (car il fufit que le plus petit ressort viene à manquer, pour que la machine s'écroule) alors loin de briser ses fers, on ne fait que les resserrer & les apesantir. Une conspiration ne peut guères s'exécuter, sans répandre du sang, sans exposer la vie de ses parens & de ses amis; cette seule idée fait frémir; elle est capable de décourager non seulement des ames foibles & timides, mais encore des cœurs sensibles & vertueux, qui trouvent qu'il est plus convenable, plus grand même de souffrir un peu, que de risquer ses biens, ses prérogatives, & son honeur, car de bones intentions ne fufissent pas pour nous garantir du soupçon odieux de n'être que des perfides & des rebelles.

L'autre réflexion que je ferai, c'est qu'il me paroît, qu'il est dangereux pour un Souverain d'éteindre le feu d'une conspiration dans le sang de tous les Conjurés (*). Plusieurs n'y sont entraînés que par foiblesse, par une forte d'entouffiasme, ou par amitié. En puniffant tous les complices, on confond souvent l'innocent & le coupable ; tant de sang répandu fait horreur à la Nation, indispose & aliéne les cœurs, & done au Souverain une réputation de cruauté & de barbarie, que plusieurs actes de clémence ont peine à éfacer. On lit dans l'histoire du Duc de BRAGANCE, que lorsqu'il eut été couronné Roi, quelques Seigneurs conspirèrent contre lui. Il vouloit leur pardonner généreusement ; on l'engagea à les faire punir de mort, & il s'en repentit.

E e 2

(*) Une des actions qui fait le plus d'honneur à AUGUSTE, c'est le pardon généreux qu'il acorda à CINNA, & à ses Complices, qui avoient conspirés contre lui. Depuis lors, sa clémence aiant gagné les cœurs, il n'y eut plus de Conjurés. Il seroit peut-être à désirer que le Roi de Portugal eut suivi cet exemple, en se bornant à punir d'une mort moins infame & moins cruelle les Chefs de la Conspiration, sur-tout dans un tems où le Ciel paroît irrité contre le Portugal.



HISTOIRE

DE MR. ET MELLE. CHAFES,
TRADUITE DE L'ANGLAIS.

L'Histoire suivante, qu'un de nos Corespondans nous a fait le plaisir de nous envoyer, porte avec soi l'air & les caractères de la vérité; aussi nous la donons sans y changer une syllabe, & nous espérons que nos Lecteurs la liront avec d'autant plus de plaisir, que s'ils y trouvent moins d'art, ils y trouveront en échange plus de naturel, que dans la plupart des nouvelles à la mode.

LA Famille des CHAFES est une des plus anciennes & des plus honorables du petit Pais de B. Depuis plusieurs siècles, elle a part au gouvernement de cette petite République, sans néanmoins en négliger le comerce, qu'elle cultive avec succès. Un Sénateur de cette Famille, qui étoit en même tems un gros Négociant, aiant essuié des pertes considérables dans son comerce, & étant mort jeune, laissa sa Veuve avec une très - mince fortune, & deux Enfans fils & fille, tous deux en minorité. Le jeune CHAFES aiant at teint l'âge de 15. ans, & voiant toute espérance de s'établir avantageusement

• dans sa Patrie, évanouïe pour lui, fut envoïé dehors en apprentissage chez un Marchand. Lorsqu'il eut fini son tems, il servit plusieurs autres Négocians en diférens Pais en qualité de Comis, sans trouver aucune occasion favorable de s'établir pour son compte. A dire le vrai, il n'étoit guères propre au comerce; sa façon de penser étoit un des plus grands obstacles à sa fortune; l'orgueil insupportable des riches Marchands, qui n'est d'ordinaire apuié que sur leur opulence, les basses flateries dont ils sont gâtés par les pauvres, leurs mauvaises manières en tout sens, & leur ignorance accompagnée de mépris pour tout ce qui n'est pas de l'essence de leur trafic, tout cela avoit si peu de raport à son goût & à ses inclinations, qu'il n'avoit pû qu'en aquérir de la réputation pour ce genre de vie. Voïant donc, après dix ans de service, qu'il ne pourroit jamais parvenir, à moins qu'il ne se conformât à ces façons, il perdit de vuë tout établissement, & résolut de se contenter de ses modiques apointemens, sur lesquels il se proposa de faire des épargnes annuelles, qui pussent à la longue, le mettre en état de vivre indépendant. Afin de parvenir d'autant mieux à son but, il renonça à toute dépense inutile, & se retira de la compagnie de ces Comis, dont la façon de vivre ne lui convenoit plus. Il distribua ses heures de loisir à la lecture, à l'écri-

ture & au deſſein , ou quelquefois à une petite promenade ſolitaire , pour d'autant mieux jour de ſes propres réflexions. Le partage de ſon tems , entre les affaires & l'étude , fut ſi bien arangé , qu'il ne ſ'apercevoit pas de la rapidité des années.

Quoique Monsieur CHAFES ſe fit une loi d'œconomifer, il continua cependant de vivre honêtement ; & lorsque l'ocafion l'exigeoit , il ne ſe faiſoit pas un ſcrupule de faire une dépense qui lui tournât à honneur. Il étoit à Londres ; & depuis dix ans , il avoit quitté ſa Patrie , quand il reçut la nouvelle de ſa mort de ſa Mère. Il avoit eû ſoin pendant pluſieurs années de lui envoyer des lettres de change , & n'avoit pas eû moins de généroſité pour ſa Sœur, qu'il aimoit tendrement. L'eſpérance de revoir cette chère Sœur , qui n'avoit que huit ans , lorsqu'il partit de chez lui , contribua un peu à adoucir ſon affliction ; & le plaisir de lui écrire , & de recevoir ſes lettres , étoit ſa plus grande conſolation. Un respectable Ecléſiaſtique , d'une Maifon ancienne & noble , mais mal partagée du côté de la fortune , qui avoit eſſuïé bien des traverses dans ſa vie , & qui n'avoit qu'un très-petit revenu , à peine ſuſſant pour ſa ſubſiſtance & celle d'une famille nombreuſe , avoit invité fort ſouvent Mr. CHAFES à le venir voir chez lui ; ce que celui-ci n'avoit point fait par manque de

tems. Cependant , un jour étant près de la maison de Mr. TAPNAL , (c'est le nom de ce Ministre) il y entra pour lui faire une visite. Ici , permettez - moi de remettre la plume à Monsieur CHAFES : Le reste de nôtre Histoire peut beaucoup mieux vous être raporté par lui , que par celle qui est

Votre très - humble , &c.

EMILIE CHAFES.

Ma chère EMILIE me prie , en rougissant , de continuer ce qu'elle a comencé. Ma mémoire se plaît à conserver une idée fraîche de ce qui a donné lieu à mon bonheur , & je vais avec joie vous détailler l'origine de ma félicité. Je passai donc une après-dinée chez Monsieur TAPNAL : J'avois entendu fort souvent dire beaucoup de bien de cet honête - home , & parler de ses filles avec éloge. Aiant heurté à la porte , je fus ravi d'admiration à la vue d'une jeune Dame , belle & aimable qui vint m'ouvrir ; elle avoit une plume à la main ; car elle venoit d'écrire , ce qui est un de ses amusemens favoris. Cet instrument dans une si belle main , me charma & me rapella l'idée de ma chère Soeur. Je fus quelque tems avant que de revenir de ma surprise ; enfin je demandai si Mr. TAPNAL étoit chez lui. Cette Demoiselle me conduisit à son Cabinet ,

où ce Monsieur & sa Dame me reçurent avec beaucoup de politesse & d'affabilité. Il y avoit quelque tems que j'y étois, lorsqu'on apporta le thé, que la jeune Demoiselle vint servir, fonction dont elle s'acquitta avec infiniment de graces; mes yeux furent constamment fixés sur elle; j'étois attentif à ses moindres mouvemens, mais ma langue étoit immobile; ou si elle se délioit, ce n'étoit que pour des réponses courtes & distraites; mes esprits étoient dans un désordre, que j'eus beaucoup de peine à cacher. Je pris congé, aussi-tôt que la décence me le permit, & en m'en allant, Mr. TAPNAL m'invita sans façon à venir chez lui quand il me plairoit, m'assurant que j'y serois toujours bien reçu.

Je m'en allai chez moi fort rêveur: Cette tranquillité & cette paix intérieure, dont j'avois si longtems joui, s'étoient évanouies; je perdis le repos, & le sommeil s'enfuoit loin de mes yeux; enfin, je ne pensai plus qu'à la belle EMILIE.

Je retournai quelque tems après chez ce digne & respectable Eclésiastique, & j'y pris un dîner; cela me fournit le moien & l'occasion de lier une petite conversation avec son aimable Fille. Si, à ma première visite, j'avois été charmé de sa beauté, je le fus plus encore de sa modestie, de son bon sens, de ses manières aimables, & sur-tout de la conformité

que je trouvai entre sa façon de penser & la mienne. Dès-lors, mes visites devinrent fréquentes ; j'y trouvois toujours la même réception polie ; mais n'étant pas en situation de me marier, & de rendre l'aimable EMILIE heureuse, je résolus d'étouffer ma passion, que je ne lui avois point encore découvert. On me regardoit dans la maison come un ami, & j'avois pris l'habitude d'appeller Mademoiselle TAPNAL ma chère Sœur. C'est sur ce pied que je me proposois de l'estimer toujours.

J'avois passé de cette façon un tems très-agréable & fort inocent dans sa conversation, lorsqu'une Dame de qualité la demanda pour vivre avec elle, & lui faire compagnie à la campagne. Cette offre fut acceptée avec joie de la part de Mr. TAPNAL, qui, come je l'ai déjà dit, étoit chargé d'une nombreuse famille, & ma chère EMILIE se prépara à partir. Quoique cette fatale proposition ruinât absolument mes affaires de cœur, je ne pus de moins que de féliciter Miss TAPNAL, puisque c'étoit pour son avantage ; mais l'on ne sauroit s'imaginer combien il m'en coûta pour m'aquiter de ce devoir.

C'étoit dans ce tems-là que se faisoit le tirage de la loterie à *Guildball*. (*) J'entendis

(*) *Guildball* est la Maison de Ville de la Cité de Londres.

dire un matin que le lot des dix mille livres sterling étoit sorti. Je n'en pris aucune connoissance, n'ayant jamais eû aucun bonheur ; outre qu'allant perdre EMILIE, toutes choses me devenoient indifférentes. Cependant, étant entré sur le soir dans un café, le Garçon mit devant moi la liste des billets tirés ce jour-là. Je vous laisè juger de mon étonnement, quand je vis en grands chiffres le numero de mon billet, dont j'avois fait présent d'une moitié à Miss EMILIE. C'étoit-là l'heureux nombre, qui avoit gagné les 10,000. livres ; je le comparai une douzaine de fois avec le N^o. dont j'avois pris note dans mon carnet, & je pouvois à peine en croire mes yeux. Je quite sur le champ le café, apelle un fiacre, & donne ordre au Cocher de me conduire au grand galop chez Mr. TAPNAL. J'eus dans le carosse bien de la peine à recouvrer mes esprits. Des larmes de joie & de reconnoissance envers l'Être suprême pour ce bienfait inattendu, couloient de mes yeux. J'étois moins occupé de cette bonne fortune, relativement à moi qu'à ma chère EMILIE. Quand je fus à la porte, je heurtai come un enragé ; je me fourai dans la chambre d'entrée tout hors d'haleine ; mes yeux répandoient un déluge de larmes ; je pris EMILIE dans mes bras ; je lui donai mille b^oncers ; j'étois si essouffé, que je ne pouvois dire un

mot. Ceux qui se trouvoient dans la chambre, avoient pitié de moi, pensant qu'il m'étoit arrivé quelque malheur extraordinaire, ou que mon cerveau s'étoit dérangé. Enfin, lorsque je pus les mettre au fait, j'eus bientôt répandu dans cette digne famille une joie universelle. Mifs TAPNAL aprit ces bones nouvelles avec bien plus de modération que je n'avois fait. Acoûtumée à la patience dans l'adversité, elle n'étoit point susceptible de vanité dans la prospérité. Un sourire doux & angélique vint se placer sur ses aimables lèvres, & elle ne parut jamais plus belle. Je passai la soirée avec eux, & y revins le lendemain, où trouvant une occasion favorable de fonder ses inclinations, elle me rendit heureux au-delà de ce que je puis exprimer, en consentant à nôtre éternelle union. Nous obtinmes aisément le consentement de son Père & de sa Mère, & peu de jours après, Mr. TAPNAL, en se chargeant lui-même de la cérémonie, mit le comble à mon bonheur, que rien, excepté la mort, ne pourra jamais dissoudre.

Nous avons pris une maison fort agréable à la campagne, environ à 50. milles de Londres; nous y vivons dans la retraite avec ma Sœur, qui a passé la Mer pour nous venir faire compagnie, & le Ciel a béni nôtre mariage d'une fille, qui est le vrai portrait de sa

Mére. Nous proportionons nôtre dépense à nôtre revenu , & il nous reste toujourns de-quoi assister un ami , & secourir les nécessi-teux. Nous voions peu de compagnie , & seu-lement celle de gens , dont le caractère & l'humeur nous conviennent. Bien-loin d'avoir de l'ennui dans nôtre vie campagnarde , nous nous trouvons parfaitement heureux ; nos promenades sont des plus agréables , & nous employons tous les jours quelques heures à lire & à écrire , genre d'amusement que nous ai-mons tous beaucoup. Quelquefois nous y joi-gnons la Musique ; & lorsque l'hiver approche avec ses broüillards humides , nous allons passer quelque tems à Londres chez mon beau-Père , pour y prendre part aux divertissemens que fournit cette grande Ville. Nous ne dé-sirons point de plus grand bonheur dans cette vie , que celui dont nous jouissons tous les deux , depuis trois ans que nous sommes ma-riés.





NOUVELLES ACADEMIQUES.

LE 11. Février dernier, la Société Littéraire de *CHALONS-sur-Marne* a tenu sa première Séance publique de cette année. Mr. **FRADET**, en qualité de Directeur, en a fait l'ouverture par la lecture d'un Discours, dans lequel il annonce que l'intention de M. le Contrôleur général étant que l'on cherche les moïens de mettre en valeur les terres incultes, qui ne sont que trop communes en France, & particulièrement en Champagne, la Société se propose de se livrer, avec plus d'application que par le passé, à la partie de l'agriculture, le plus nécessaire de tous les arts, sans cependant négliger ses autres occupations; & il invite tous les Cultivateurs à faire part à la Société des découvertes utiles qu'ils pourront faire.

Cette lecture a été suivie de celle de deux Mémoires sur cet objet intéressant, l'un de M. **LE BLANC DU PLESSIS**, & l'autre de M. **BILLET DE LA PAGERIE**.

Le premier contient des réflexions générales sur l'agriculture, & sur les moïens de la perfectionner. La trop grande division des terres est un des plus grands obstacles qui arrêtent ses progrès; la culture d'une multitude

de petites pièces de terre éloignées les unes des autres , occasionne des dépenses considérables , & la perte d'un temps précieux. On remédieroit à ce double inconvénient , en réunissant les possessions ; c'est par des échanges que l'on peut y parvenir ; mais il seroit nécessaire qu'ils fussent ordonnés , come en Angleterre , par une loi pour lever les refus de caprice & d'entêtement ; c'est-là l'époque des progrès de l'agriculture dans ce Royaume.

Le second Mémoire concerne une espèce de grain , dont il seroit à souhaiter qu'on étendit la culture ; on le nomme orge nud, ou orge fromenté , parce qu'il ressemble beaucoup au froment ; il se sème dans les mêmes terres & dans le même tems que l'orge ordinaire ; il produit considérablement ; le pain que l'on en fait , n'est pas si blanc que le pain de seigle ; mais il est d'un meilleur goût , & plus nourrissant.

On a lû ensuite une Ode de M. FRAME sur la Providence, & une Fable de M. GANEAU , intitulée *l'Ours danseur*.

M. VANNIER , Docteur-Médecin à Vitri-le-François, a communiqué les observations qu'il a faites à Soulaines , Tremilli & Neuilli , trois Paroisses de l'Electiion de Bar-sur-Aube. Soulaines est sur-tout recommandable par une belle fontaine , qui fait tourner deux moulins à sa source ; les terres de cette Paroisse , & de

celle de Tremilli sont remplies d'une infinité de corps marins pétrifiés & non pétrifiés, tels que des huitres, lames, boucardes, tellines, pouffepieds, &c. On trouve à Neuilli une mine abondante de craion rouge, propre à dessiner, & à d'autres usages.

M. ROUSSEL, Curé de St. Germain, l'une des Paroisses de Chalons, a aussi fait lecture de la suite de ses réflexions sur les causes du rétrécissement de l'esprit humain. Ce qui retarde principalement le progrès de nos conoissances, c'est qu'on néglige souvent ses véritables talens, pour courir après ceux qu'on n'a pas. M. ROUSSEL en avoit fait le sujet d'un premier Discours. Il démontre dans celui-ci, que le défaut d'aplication n'est pas moins nuisible; & que sans le travail, on ne tire pas de ses talens tout le fruit que l'on en devoit attendre.

La Séance a été terminée par M. GELE'E, Docteur-Médecin à Châlons. Il a fait lecture de la continuation de son Ouvrage sur les causes de la dépopulation. Le défaut de la propreté sur nous, & dans ce qui nous environne, est la source d'une infinité de maladies très-contraires à la population. Nous ne nous baignons plus come nos Pères; cependant, les bains sont très-salutaires; ils ouvrent les pores de la peau, & facilitent la transpiration. Les femmes bouchent ces pores par les couleurs dont elles se peignent; & le peu d'aten-

tion que l'on donne à la propreté des rues de nos Villes , y laisse croupir des immondices qui y répandent des exhalaisons pernicieuses. Voilà en peu de mots quel a été l'objet de ce dernier morceau , que l'Auteur a traité avec la même solidité & la même légèreté de stile que les précédens.

LA Société des Sciences , Lettres & Arts de CLERMONT en Auvergne a tenu son Assemblée le 25. Août 1760. MR. de FELIGONDE , Secrétaire de la Société , ouvrit la Séance par un Discours sur cette Question : *Quelle est la plus utile à la Société , l'étude de l'homme ou celle de la nature ?*

L'Auteur ne s'est pas proposé de discuter laquelle est la plus noble , la plus brillante , la plus épineuse de ces études ; leur utilité dans le monde physique , a été son seul objet. Loin d'adopter dans aucune de ses parties le système de l'inutilité des Sciences, il leur rend un hommage sincère , & il en reconoit les avantages précieux ; il annonce même en débutant, que la préférence que la nature d'un sujet problématique , l'oblige à donner à une de ses parties , n'altère en rien l'estime & la vénération qu'il a pour l'autre.

L'Auteur s'applique d'abord à déterminer le caractère de chaque étude ; & commençant par celle

celle de l'homme, il la réduit à conoitre l'homme en lui-même, dans la société, & dans l'état politique.

Celle de la nature se considère de deux manières, dans ses principes & dans ses effets.

L'utilité de ces deux études, est le second rapport sur lequel portent les réflexions de l'Auteur. L'empire sur les sens, l'éloignement du préjugé, l'amour du bien, la connoissance exacte des mouvemens de son cœur, sont le fruit ordinaire de l'étude de l'homme en lui-même.

L'étude de la Société apprend à fuir le monde, à se tenir en garde contre ses amorces & ses duplicités, à en abhorer les vices, à en conoitre les caractères, à se procurer quelquefois une vie plus douce & moins agitée.

Enfin, l'art de gouverner les Peuples, de les polir, de les civiliser, appartient à celui qui conoit l'homme politique.

D'autre part, l'étude de la nature dans ses principes exerce l'esprit, élève les pensées, intéresse par la nouveauté des objets; elle éblouit par de brillantes découvertes, qui cependant se réduisent quelquefois à de simples systèmes.

Dans ses effets, elle donne la vie aux citoiens; elle les soulage dans leurs travaux; elle les défend de leurs plus mortels ennemis; elle fait enfin servir toute la nature aux besoins de l'humanité.

Après une comparaison raisonnée de ces différens degrés d'utilité, l'Auteur conclut en faveur de l'étude de la nature dans ses effets.

Je regarde, dit-il, cette occupation comé la plus utile à la société, pourvû que l'Observateur ne néglige jamais la conoissance de lui-même; j'ajoute cette qualité, comé essentielle aux Savans, & comé inséparable de celui qui veut, à juste titre, se parer du nom de Philosophe.

M. l'Abé CORTIGIER lut ensuite un Mémoire sur la vie & les œuvres de GENEBRARD, Archeveque d'Aix.

GILBERT GENEBRARD naquit à Riom en Auvergne en 1534. Il embrassa de bonne heure l'état Religieux dans l'Abaye de Maurac; il comença à s'appliquer à l'étude de la langue hébraïque, dans le séjour qu'il fit à S. Allive de Clermont, & poursuivit cette étude avec plus d'éclat à Paris sous les premiers Professeurs établis par la munificence de FRANÇOIS I.

La juste réputation que lui acquirent en peu de tems ses talens & son érudition, le firent successivement agréger à la Maison de Navarre, nommer Professeur Royal & Interprète de la Langue Hébraïque, & pourvoir du Prieuré de S. Denys de la Chartre.

M. CORTIGIER représente GENEBRARD comé un Savant du premier ordre, qui possé-

doit toutes les Langues savantes, parloit l'Hébreu aussi facilement que si c'eût été sa langue naturelle, & avoit composé une infinité d'ouvrages, dont il indique les textes, avec les éloges que lui ont donné les Personages les plus illustres & les plus éclairés de son zems, & même les Auteurs modernes qui ont parlé de lui.

Les fastes de la vie de GENEBRARD sont ternis par des écarts malheureux qu'il est bien difficile d'excuser.

M. CORTIGIER le suit à regret dans ses démarches séditieuses; il décrit avec douleur les malheurs trop connus de ces tems d'orages, où la vérité étoit au moins couverte d'un voile obscur. Il avoue que GENEBRARD a été ligueur; & sans vouloir le justifier, il cherche à pallier ses torts, en attribuant à une imagination, échauffée par les disputes littéraires & théologiques, à sa haine contre les Novateurs, à son attachement à la foi orthodoxe, son opiniâtreté à soutenir un parti, qui paroïssoit n'avoir d'autre but que d'empêcher la désertion de la foi, & le triomphe de l'hérésie.

Il dit enfin que GENEBRARD, obligé de vivre dans la solitude à Avignon, reconus ses erreurs, qu'il donna des marques de sa soumission, revint en France, participa aux faveurs du nouveau Monarque, & se retira en-

suite dans son Prieuré de Semur en Auxois , où il mourut en 1599.

M. de BEAUVESEIX lut un Mémoire sur quelques anecdotes de la vie d'HECDICIUS.

HECDICIUS étoit fils de l'Empereur AVITUS ; il vivoit dans le cinquième siècle ; il étoit beau-frère de SIDOINE APOLLINAIRE , & c'est d'après cet Auteur contemporain , que M. de B** lui a donné le nom d'HECDICIUS au lieu d'EDICIUS , ou même DECIUS , que lui ont donné des Auteurs plus récents.

Le fils d'AVITUS se signala par le courage & le zèle avec lesquels il défendit , après la mort de son Père , l'Auvergne sa patrie contre les entreprises d'EURIE , Roi des Visigoths.

Ce jeune Héros , à la tête de dix-huit braves Auvergnats , pour secourir sa Capitale , pressée vivement par les Visigoths qui l'assiégeoient , se fit jour à travers les ennemis , entra dans la Ville , & fit une sortie si vigoureuse , que les ennemis honteux de leur défaite , se déterminèrent à couper la tête de ceux des leurs qui avoient été tués , de peur que leur longue chevelure ne fit conoître de quelle nation ils étoient. HECDICIUS dans cette affaire ne perdit que trois homes des siens : S'il fut forcé dans la suite de succomber. Mr. de B** attribue cet événement aux conventions secrètes que JULIUS NEPOS avoit faites avec le Roi des Visigoths , plutôt qu'au

malheur des armes d'HECDICIUS, qui avoit déjà une réputation établie, & la confiance de ses Compatriotes.

En récompense de ses services, & pour le dédomager de ses malheurs, l'Empereur l'éleva à la dignité de Patrice, qui lui avoit été déjà promise par ANTHEMIUS, prédécesseur de JULIUS NEPOS.

Le courage & la valeur ne furent pas les seules qualités d'HECDICIUS; il avoit, dit GREGOIRE de TOURS, une agilité surprenante. SIDOINE APOLLINAIRE rapporte, qu'il avoit du goût pour les Beaux-Arts, & que les soins qu'il prit pour civiliser & polir l'esprit & les cœurs des Auvergnats ses compatriotes, ne furent pas inutiles.

M. de BEAUVESSEIX rapporte, après GREGOIRE de TOURS, un trait de générosité, qui seul mérite d'immortaliser HECDICIUS. Une famine cruelle aiant désolé la Bourgogne, ses habitans cherchèrent dans les Provinces voisines du soulagement à leur misère. HECDICIUS informé qu'un grand nombre de ces malheureux s'étoit retiré en Auvergne, donna ordre à ses Officiers de les accueillir par-tout, & de lui amener tous ceux qu'on trouveroit: On lui en présenta jusques à quatre mille, qu'il renvoia comblés de ses bienfaits, & pourvus de vivres pour longtems.

M. de BEAUVESSEIX n'entreprend pas de

discuter si la deuxième & la troisième race des Rois de France descendent directement d'HECDICIUS ; il se contente d'indiquer les deux sentimens , qui ont partagé les Auteurs sur cette question. Il regarde come certain, qu'ils en descendent ou en ligne directe , ou au moins en ligne collatérale.

M. DEVERNINES le père termina la Séance par la lecture d'une Dissertation apologétique en faveur du système de M. AUDIGIER sur la généalogie des Rois de France , de la deuxième & troisième race.

M. AUDIGIER, Auteur Auvergnat, né à Clermont , avoit avancé dans son Traité de l'origine des François , imprimé à Paris en 1671 , & dédié au Roi , que la seconde & la troisième race des Rois de France descendent en ligne directe & masculine de l'Empereur AVITUS.

M. le GENDRE dans son Traité des Antiquités de la Maison de France avoit cru détruire ce système ; mais l'Auteur de la Dissertation prétend que son triomphe est imaginaire ; & pour étayer de preuves suffisantes , une opinion aussi avantageuse à sa Patrie , M. DEVERNINES a formé la généalogie qui appuie son système dans l'ordre qui suit :

AVITUS,
HECDICIUS,

FERREOL,
 ARISBERT,
 ARNOALD,
 ARNOULX,
 ANCHIS,
 PEPIN HERISTEL.

CHARLES MARTEL , CHILDEBRAND.
 PEPIN LE BREF , NEBELON.
 CHARLEMAGNE, THIERBERT.
 ROBERT II. *le fort.*
 HUGUES *le Grand.*
 HUGUES CAPET.

De tous ces degrés généalogiques, le seul qui soit contesté, c'est la descendance directe d'HECDICIUS à FERREOL; ainsi suprimant pour abrèger les preuves des autres filiations, M. DEVERNINES s'atache dans son Mémoire à la preuve du fait contesté

SIDOINE APOLLINAIRE étoit gendre d'AVITUS; il étoit beau-frère d'HECDICIUS; il étoit oncle par alliance de FERREOL; donc FERREOL étoit fils d'HECDICIUS.

Cette proposition est la base des preuves de M. DEVERNINES, sur lesquelles on ne peut s'étendre d'avantage de peur d'être trop long. On ne peut pas avancer qu'elles soient toutes incontestables; mais elles sont susceptibles d'une grande probabilité.



REMARQUES PRATIQUES

Fuites sur les Eaux de BONN , tirées des principales cures , qui y ont été opérées en 1760. dressées & attestées par Mr. SCHUELER Docteur en Medecine de la Faculte de Montpellier, du grand Conseil de la Republique de Fribourg & Medecin du grand Hôpital de cette Ville.

I.

MR. WECK Officier dans le Régiment Suisse de WALDNER , âgé de 17. à 18. ans , qui dans le comencement de la campagne qu'il fit en Vestphalie , en 1759. fut ataqué d'une fièvre putride , & qui à la suite de cette fièvre devint hydropique ascîte , & contracta un ventre si gros , si tendu & si dur , que quelque fort qu'il fut pressé , même le matin à son reveil , il n'étoit pas possible de trouver un seul point qui cédat , fut envoyé aux Bains de Bonn par Mr. le Docteur BOUQUET son Médecin. A peine s'y fut-il baigné pendant quinze jours , que m'étant transporté à Bonn avec le célèbre Mr. TRONCHIN , je fus extrêmement surpris de trouver son ventre amolli , au point que Mr. TRONCHIN , qui l'examina de fort près , n'y trouva plus de dureté , que

dans la région du foie & au-dessus de l'ombilic. Le petit lobe du foie étoit encore fort gros & se répandoit à trois travers de doigt au-delà de la ligne blanche. Ce célèbre Médecin me recommanda surtout de donner toutes mes attentions à cette maladie, & estima, que cette cure, si elle s'operoit, en vaudroit cent autres. Cette dureté diminua d'un jour à l'autre, & l'appétit & les forces augmentèrent au point, qu'après un usage des bains continué pendant six semaines, il partit parfaitement rétabli. Il jouit depuis ce tems là de la plus parfaite santé.

II.

Mad. N N. Religieuse Ursuline de **Fribourg**, âgée de 35. ans, qui depuis dix ans remplissoit les emplois les plus pénibles de son Ordre, s'aperçut déjà vers le milieu de l'année 1759. d'un gonflement des hypochondres. Dans peu de tems ce gonflement fut suivi d'un œdème, qui se répandoit sur tout le bas ventre. Mr. le Docteur **ROTTANZY** Médecin ordinaire de la Maison employa les apéritifs martiaux, qui lui dissipèrent tous ces maux. Mais cette guérison ne fut pas de durée. Trois semaines après tous ces symptômes reparurent avec une perte totale de l'appétit & une diminution considérable des forces. A peine eut-elle usé des Bains pendant huit

jours , que l'apetit revint , & au bout de trois semaines elle partit de *Bonn* entièrement délivrée de son enflure , & avec toutes ses forces.

III.

Un Seigneur très-respectable , qui ocupe un des grades des plus éminens du louable Etat de Berne , âgé d'environ 55. ans , aiant des sa jeunesse été par de continue les occupations obligé à une vie sédentaire & apliquée , fut depuis quelques années atteint de douleurs de sciatique avec une petite dureté dans l'hypocondre droit , accompagnée d'une douleur sourde. Il se rendit à *Bonn* dans l'arrière saison. Ses affaires ne lui permettant pas d'y rester que douze jours , il ne s'atendoit pas , qu'en si peu de tems des eaux froides dans leur source pussent lui procurer un bien sensible. Mais indépendamment des pluies abondantes & du froid , qui survinrent dans le tems , qu'il faisoit usage des Bains , il en partit très satisfait. La dureté & la douleur qu'il ressentoit auparavant dans l'hypocondre droit , se trouvèrent dissipées , & il en souffrit moins de la sciatique.

IV.

MARIANNE PERRASSON Prébendaire du charitable grand Hôpital de Fribourg , âgée d'environ 50. ans , fut déjà en 1758. travail-

lée de si violens mouvemens convulsifs de tout son corps, que les personnes chargées de la soigner se virent obligées de l'attacher dans le fauteuil où elle étoit pendant la journée, de crainte que dans la violence des accès elle ne fit quelque funeste chute. Je mis en œuvre sans aucun succès tous les remèdes les mieux indiqués dans pareils cas : Mais l'aïant envoyée aux Bains de *Bonn* en 1759., elle en ressentit de si bons effets, qu'elle fut quitte de tout accès pendant plus de huit mois. Je l'obligeai à y retourner dans le printems de 1760. ; du depuis elle a été pendant dix mois sans avoir aucun ressentiment de cette maladie.

V.

La Veuve JAVET née GREYNERER du Pràs en Vully, qui après quatorze couches, toutes suivies d'un flux modique des lochies, essuya divers facheux accidens, se fit transporter à *Bonn* avec la cuisse & la jambe droite, d'un volume, qui excédoit presque des deux tiers le volume naturel. Tous les muscles de le poitrine, bras & avant-bras étoient noués & relevés en bosse, & le point le plus éminent de ces bosses étoit livide & come meurtri. Elle souffroit les plus cruelles douleurs, & elle étoit hors d'état de se remuer. A peine y fut-elle trois semaines, qu'elle marcha sans

secours. La cuisse & la jambe malades diminuèrent considérablement, & au bout de six semaines elles reprirent à peu près leur volume ordinaire; les muscles se trouvèrent abaissés & relâchés, & elle partit d'un pas lesté.

VI.

BARBE DASSEL de Guerlesfinguen dans le Bailliage de Nidau Paroisse de Teuffelen, âgée de 30. ans, pour se guérir d'une douleur au genouil droit, qui l'empêchoit de le plier, & qui l'obligeoit de marcher à l'aide de potences, avoit déjà fait usage des Bains de *Brettelen*, mais sans aucun soulagement. Elle les quitta, & vint tout ainsi que la précédente profiter des charités de la Bourse établie à *Bonn* pour le soulagement des pauvres nécessiteux. Il lui étoit survenu depuis qu'elle avoit quitté les Bains de *Brettelen* des tumeurs froides aux jointures, qui se dissipèrent au bout de trois semaines, qu'elle partit de *Bonn* après y avoir obtenu la liberté du mouvement de son genouil.

VII.

Une pauvre fille de Fribourg nommée ELIZABETH WINCKLER y arriva avec des dartres crouteuses aux deux mains. Elle n'y fut pas trois semaines, que ses dartres furent cicatrisées; ses règles lui étant survenues, elles se

rouvrirent, & quelques jours après que ses règles furent passées, elles se recicatrisèrent, & la malade partit dans cet état.

VIII.

HANSLE' WINCKLER de St. Loup dans la Paroisse de Dudiguen, Canton de Fribourg, âgé de 14. ans, perclu de rhumatisme fut voituré à *Bonn*. Mr. TRONCHIN le vit au bout de quinze jours marcher sans secours, & huit jours apres il partit guéri.

IX.

Une Dame Religieuse âgée à peu près de 50. ans étoit depuis plusieurs années sujette à des érépelles, qui sautoient des yeux aux jambes & *vice versa* n'a ressenti aucune de ces incomodités depuis qu'elle se fut baignée à *Bonn* pendant trois semaines.

X.

Une pauvre femme de Morat, MARGUERITE MUSY née TOGGUEN, âgée de 46. ans avoit depuis douze ans tantôt une jambe ouverte, tantôt l'autre, quelques fois les deux ensemble, & quand toutes les deux se fermoient, elle éprouvoit une grande douleur d'estomac, de ventre & de reins: Elle se trouva considérablement foulagée par les Bains de *Bonn*, desorte qu'à la fin des six semaines, qu'elle y resta, ses jambes supuroient peu & elle y ressentit des forces, dont elle avoit été

privée pendant tout le tems qu'elles supu-
roient beaucoup.

XI.

Une Demoiselle de cette Ville âgée de 33.
ans sentoît depuis près d'une année une dou-
leur fixe sur la poitrine à l'os sternum avec
une toux qui la faisoit croire héts'ique, y
baigna pendant cinq semaines & partit en très
bone fanté.

SCHUELER. D. M.





AUX EDITEURS.

En leur envoiant une Ode sur le Ps. CL.

J'avois résolu de faire suivre l'Ode que j'ai doné sur le Ps. LXXXI. par une autre sur le Ps. CVIII. & c'est ainsi que je l'avois dit dans le Journal de Novembre passé. Mais j'ai préféré le Ps. CL. où le Roi Prophète paroît animé d'un transport, qu'il semble vouloir comuniquer à tout l'Univers. Les graces que DIEU lui acorderoit l'animoient à sa louange : Mais si des biens temporels trouvoient un Cœur si reconnoissant, que ne doivent pas produire les faveurs spirituelles que les Chrétiens ont reçu dans les Fêtes de Pâques que nous venons de célébrer.

Quelques personnes seront surprises de voir le Tambour au nombre des Instrumens dont le Roi - Prophète veut qu'on fasse usage pour louer DIEU, mais cette surprise n'a lieu que pour n'avoir pas eu occasion d'entendre des grandes Musiques ; ceux qui en ont ouï savent que le Tambour & les Timbales font un effet admirable dans les grands Concerts.



O D E.

tirée du Ps. CL.

L OÛEZ DIEU , célébrez sa Sainteté suprême ,
 Elevez les éfets de son pouvoir extrême ,
 Qui tira du néant & la Terre & les Cieux ;
Et chantez ses exploits frapans & glorieux.

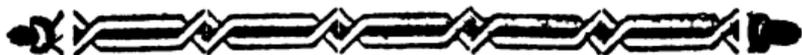
Exaltez la grandeur immense
 De sa DIVINE MAJESTE' ,
 Que l'esprit sans cesse arrêté
 Aux traits divers de sa Puissance ,
En contemple avec soin la grace & la beauté.

Loüez le au son de la Trompette ,
 Ajoutez-y des Violons ;
 Et qu'à leurs acords la Musette ,
 De concert avec l'Épinette ,
 Vienne mêler ses tendres tons.

Loüez le avec l'éclat des Cymbales bruyantes ,
 Joignez-y le Tambour & les Orgues sonantes
Pour rendre parfait ces Concerts.

Que la Flûte y suive la Lyre ,
 Et qu'en tout lieu ce qui respire ,
Célébre avec transport le DIEU de l'Univers.

EPITRE



E P I T R E

A Mr. De L**

SUR DEUX RIMES.

*Ces Vers ne sont qu'à la douzaine ;
Je rime , je ne fais comment ,
Mais d'un léger amusement
Je ne veux pas faire une peine.*

JE suis d'humeur un peu boufone ;
Loin Lecteur timide ou discret ,
Que le badinage chifone ,
Et qui ne veut rien que d'abstrait.
Daignés sourire à ce Placet,
Quoiqu'un grain de sel l'affaifone :
Ces Vers que ma plume grifone
Ne font qu'un léger triolet ,
Qu'à la critique j'abandone.
C'est un petit colifichet ,
Déchirés le , je le pardone ;
Je n'y mettrai pas mon cachet,
A cette Epitre poliffone ,
Où , fans traiter aucun sujet ,
On voltige , & l'on se cramponne ,
Presque au hazard sur chaque objet.

G g

J'enfile la rime à regret ,
 Je la minute aux bords du Rhône ,
 Sur les rives de Bagnolet.
 Là, d'un air rêveur & distrait ,
 D'une main je tiens un filet
 Et de l'autre main je craïone.
 Croiant cadencer un Sonet ,
 L'air sifle , & soudain je m'étone ,
 De n'avoir fait qu'un ricochet.
 Mais sur cette Onde qui fillone ,
 Et qui repousse mon palet ,
 Peut - être ai - je blesse d'un trait
 Quelque Truite , ou quelque Brochet ,
 Qui dans nôtre Fleuve foifone.
 Mais j'aperçois un Chanfonet ,
 Qui, sur une branche fredone ;
 Elevé sur son tourniquet ,
 Come un Monarque sur son Trône :
 Il répond juste à mon sifflet ,
 Sur ces ramaux il papillone ;
 Je vais le prendre au trebuchet :
 Mais , Ciel ! je vois un Marmoufet
 Qui tient en main son pistolet ,
 Et met la poudre au bassinet.
 Oh ! que sa cruauté m'étone !
 Cher Oiseau ton trépas est prêt ;
 Tu viens de subir ton arrêt.
 Que je te perds avec regret !
 Ah ! que n'est-il à Babylone ,
 Avec son chien & son mousquet !

Qui ; je le dis , & franc & net ,
 Que n'est - il mort à Malplaquet !
 Qu'un Tigre le prenne au colet ,
 Et qu'il déchire sa personne.
 Qu'à son tour , son petit Barbet
 Soit dévoré d'une Lionne ;
 Mais , laissant l'Oiseau tel qu'il est ,
 J'aperçois dans ce lieu secret
 L'aimable & la jeune Babet ,
 Qu'on dit douce come moutone ;
 Elle est yvre d'un Fréluquet , -
 Qui s'aplaudit sous son plumet ,
 Et se croit chéri de Bellone.
 En agençant son beau toupet ,
 Il badine avec sa Mignone ,
 Qui d'un air tendre , mais coquet ,
 Veut refuser ce qu'il lui donne ;
 Mais cette petite Friponne
 Veut enfin ce qu'il se permet ,
 Et s'enfonce dans le Bosquet :
 Prenés garde à votre corset ,
 Car s'il tient ce qu'il vous promet ,
 Je veux bien le dire à Narbonne ;
 Ainsi que Madelon Friquet
 Ou que la Comtesse d'Osbonne , *

* *Chacun sait les aventures , les galanteries de la fameuse Comtesse d'Osbonne.*

Elle se moque du caquet.

Avec le secours de LATONNE

On se délivre du paquet....

Muses, j'impose le *tacet*,

On frondera vôtre Livret,

S'il bat les champs, s'il déraisonne,

Et met en pièces RICHLET.

Mais tournons vite le feuillet.

Venés, Messieurs, la Foire est bone;

Ha! venés voir mon demeuret.

Je vous invite à mon banquet,

Mais j'ai rarement un poulet,

Souvent du mouton, du navet;

Au lieu du nectar de la tonne

Je ne vous offre que du lait.

Quand on vient à mon Jardinnet

Il ne faut pas être gourmet;

Tout ce que j'ai, je vous le done:

Mais en vérité le fumet

Sous mon toit n'atire persone.

En Hyver je bats le briquet,

Le feu s'alume, & je tifone:

J'ouvre ensuite mon cabinet,

Ajustant voyelle & consone;

Je tiens un discours, un billet.

R * * le trouve peu correct;

Mais si le bon goût le façone,

Nous l'adresserons à M * *

Nous lirons MEROPE, HERMIONE, (a)
 Les bons Ouvrages d'AROUET, (b)
 Ceux de ROLLIN, ceux de TRUBLET,
 Nous écouterons leur arrêt,
 Mieux que l'Oracle de Dodone.
 FONTENELLE, & le bon GRASSET,
 Viendront nous voir dans mon Parquet,
 Suivis de TACITE & d'AUSONE.
 Que je me plais dans ce Bosquet !
 Sous ce feuillage qui gazonne,
 Voies le Lière qui bourgeone ;
 J'y cueille le thim le muguet,
 Et déjà le Rosier boutonne.
 A son tour paroitra l'œillet,
 Que précédera l'anémone.
 Sans approfondir un sujet,
 Sur chaque fleur je papillonne ;
 Je médite, ou fais un couplet,
 Come je puis je le chanfone.

G g 3

(a) Chacun sait que MEROPE est une des meilleures Tragédies de Mr. de VOLTAIRE. Chacun connoit aussi la belle Tragédie d'ANDROMAQUE de M. RACINE, où HERMIONE joue l'un des principaux Roles.

(b) Le fameux AROUET de VOLTAIRE grand Poëte, & bon Ecrivain.

Je lis MONTAGNE , (*) ou BOSSUET ,
 L'un m'instruit , & l'autre me plait ;
 BOSSUET m'élève & m'étone ,
 De sa Secte il fut la Colone.
 Un goût naturel affaïfone ,
 L'aimable Auteur que la GARONNE* ,
 Eut autre-fois pour son fujet ,
 Il prend le Poiffon au filet ,
 Et fans même qu'il le foupçone ,
 Son Lecteur devient ce qu'il est.
 Pour éviter le monotone
 Changeons & de ton & d'objet.
 Oh ! JULIE aspire au Bouquet ,
 Que le tendre Saint Preux façone.
 Il est fans art , & fans aprèt ,
 Mais acceptés-le , s'il vous plait ,
 Car c'est fon cœur qui vous le done.
 JULIE , oh que l'on vous prône ,
 Et que vôtre histoire nous plait !
 Voyés danfer un menüet
 A cette petite Poupone ,
 Qui fait briller dans un Balet ,

* MONTAGNE étoit né en Gascogne , fon ftile & ses sentimens font fort contagieux , & il est difficile à son Lecteur de ne pas penser come lui , quoiqu'il fut Pyrrhonien.

R** lui done la courone :
 Pour moi je crains cette Amazone,
 Et me retire en ma Forêt
 Avec la FONTAINE & PETRONE.
 L'histoire est souvent mon objet :
 Je lis VERTOT & SUTONE.
 O ! que j'estime ELISABETH, *
 Dès qu'elle fut montée au Trône,
 Elle n'a fait mourir persone ;
 Son cœur & tendre & circonfpect
 N'a jamais voulu de gibet.
 Que ne régnoit-elle à Lisbonne,
 Où le suplice est toujourn prêt,
 Et que la terreur environne.
 Quand la Clémence a la Courone,
 Qu'il est doux d'être son Sujet,
 O ! qu'on la fert avec respect.
 Quand la Vertu nous aiguillone,
 On ne devient jamais suspect :
 Le crime lui seul nous soupçonne ;
 Et fut-il de Lacedemone.

Gg 4

* L'Imperatrice ELISABETH, à son avènement
 au Trône de Russie, déclara que pendant son Rè-
 gne elle ne feroit mourir persone ; elle a tenu
 parole.

D'un Tyran on craint le projet,
 Et l'on redoute son aspect,
 Come celui de la Gorgone. *
 Chacun jouë ici son rolet,
 L'un dort en paix sur son chevet,
 Et l'autre dont le sang bouillonne
 Se meut ainsi qu'un Moulinet :
 Jean est vaillant de son fleuret,
 Son Epée est toute saxonne :
 Il dona hier un bon soufflet
 A Luc moins partial qu'il n'est :
 L'injure que sa main comet
 N'espérés pas qu'il la pardone.
 L'un, n'est qu'un pauvre Cascaret,
 L'autre, d'un Duc a le brevet ;
 Mais son ame trop fanfarone
 Croit descendre de Bajazet.
 L'un perd son bien au lansquenet,
 Et l'autre d'une main fripone
 Le fait glisser dans son gouffet :
 L'un chante, mais l'autre détone.
 L'un est Maître, & l'autre Valet ;
 Mais tel qui ferme le volet

* Les Poètes ont feint que la Gorgone n'avoit qu'un œil, qu'elle étoit coëe de serpens, & qu'elle transformoit en pierre ceux qui la regardoient.

Eut mérité le tabouret ,
 Ou d'être Docteur de Sorbone.
 L'un vendange , & l'autre moissonne ;
 Chacun n'a pas ce qu'il lui plait.
 Voulons ce que le fort ordone :
 Dieu régle tout par son décret ,
 Et l'un à l'autre il subordone.
 L'Univers est dans son lacet ,
 Et come il veut il le facone.
 Dieu lui seul est parce qu'il est.
 Mais venons à nôtre jouet :
 Je préfère mon flageolet
 A cette épée à la dragone
 Dont Pierrot fait le moulinet.
 L'un n'écoute que l'intérêt ,
 Mais ce qu'il a , l'autre le done.
 Je n'estime pas moins *Pomponne* , (*)
 D'une vaine grandeur défait ,
 Mais grand par sa seule persone.
 Qui voudroit encore le Portrait

* *Mr. de Pomponne fut employé dans les grandes affaires, & Ministre d'Etat : C'étoit un Home vertueux, mais ennemi des Jésuites ; qui causèrent sa disgrâce , sous le Règne de Louis XIV.*

De la Conétable *Colonne* ? (*)

J'aime mieux le sage *Duguet*

Que la voluptueuse *Vivonne*.

La Fortune est dans le cornet

Le destin du Sage , il le fait.

Que la calomnie empoisonne

De son venin le plus abjet

Ceux que la vérité couronne ;

Un vertueux , un bel objet ,

Elle ne peut le rendre laid.

Que le mensonge nous blafone ,

Que la critique carillonne ,

Ou que l'injustice emprisonne ,

La Vertu reste ce qu'elle est.

Chacun à sa façon raisonne ,

L'un fait l'éloge de *SERVET* ,

Et l'autre à son gré le favone.

Moi je compte mon chapelet ,

Et je ne condamne personne.

Quel est l'home qui soit parfait

Et dont le bonheur soit complet ?

Tel épouse une *Tisiphone* ,

Plus capricieuse qu'un mulet ,

* *La Conétable Colonne fut dans sa jeunesse Maîtresse du Roi , elle épousa le Conétable Colonne , eut mal avec lui , & se réfugia en France.*

Plus terrible que la *Gorgonne*,
Qui le traite come un Benet.
Pour eviter cette Dragone
Il se fauve en un cabaret,
Car sa bouche est un peu gloutone.
Il boit du blanc & du claret,
Fume, jure, ou rompt le soufflet,
Et que Jupiter grèle ou tone,
De son fort il est satisfait.
Si Minerve est nôtre Patrone.
L'Hôme en est il bien plus refait ?
Et qu'est-ce hélas que ce qu'il fait !
Sur chaque sujet il tatone ;
Il est toujours à l'Alphabet.
La lueur brille & disparoit ;
Une épaisse nuit l'environe,
Et le jour à peine renait
Que la Mort d'un coup le moissonne :
Et lorsque nôtre cœur bouillone
La Raïson l'approuve ou se tait.
L'Home n'est pas ce qui paroît ;
Tout l'ambarasse & le chifone,
Et quand son penchant le talone,
Le vrai sur lui fait peu d'éfet.
Si l'on mettoit l'home au creuset,
Que je craindrois pour sa persone !
Mais terminons ce Triolet ,

Le Curé doit finir son prône.
 Nous ne sommes pas en Sorbonne ,
 Et je crains que sur quelque trait
 On ne juge de ma personne.
 Cette Epître est un peu bouffonne :
 Cher Lecteur , je conviens du fait ;
 M'égaïer est le seul objet
 Qu'en la composent j'ambitione.

On voit bien en effet que cette Epître n'est qu'un badinage , un espèce de jeu , occasioné par un défi qu'on fit à l'Auteur de faire une Epître de huit pages sur deux Rimes , & de dire quelque chose de raisonnable ou d'amusant , en variant assez les idées pour intéresser le Lecteur. C'est à lui à juger si l'on a réussi.





E P I T R E

A M R. M**

MES écrits, dites - vous , vous causent le sommeil ;

Tant mieux , Seigneur M** , je crains vôtre reveil.

Il vaut mieux dormir que médire ,

Mais vos propos rompus , hélas ! qui peut les lire !

Quel Oedipe nouveau peut en saisir le sens !

Et perdre à ce travail son étude & son tems !

Ce que vous soutenez , est-il histoire ou fable !

Un paradoxe est - il croïable !

Respectés vous les droits de la société ,

Et ceux de la propriété !

Ou par une erreur déplorable

Et pour mieux ramener l'antique égalité

Voulez - vous que nos biens soient en communauté ?

Si ce systême est faux , ou s'il est véritable

Sur ce point important j'ai long-tems médité ,

Et dans le doute qui m'acable

J'ai crû dans vos discours trouver quelque clarté ;

Mais d'une Enigme impénétrable

Ils ont toute l'obscurité.

Mais à la voix de l'équité

Vôtre oreille est peu favorable ;

Et vous préférez l'apreté

D'une critique condamnable,
 Qu'un Auteur n'a point mérité.

Pour moi, d'une louange aimable
 J'aime bien mieux l'honêteté,

Et des leçons du cœur c'est avoir profité,
 Lorsque d'un ouvrage agréable
 On fait découvrir la beauté.

Qu'il est doux, dites-vous, d'épanouir sa bile;
 Et d'épancher le fiel que la haine distille.
 Ha! plutôt qu'il est doux d'aimer & d'être aimé;
 D'éclairer le Public, & d'en être estimé.

Les débats des Hommes célèbres,
 Peuvent, sortant de leurs ténèbres,
 Parvenir à l'éternité.

BERTIER, le FRANC, GRASSET, VOLTAIRE;

Grands Auteurs que le gout révère,
 Ont droit à l'immortalité.

Nous qui ne sommes que des Hommes,
 Petits Ecrivains que nous sommes
 Rentrons dans nôtre obscurité.

D'un feui coup de sa faux, le Temps peut nous détruire,

Et qu'importe après tout à la Postérité,
 Que certain Mortel ait été!

Ne vaudroit-il pas mieux s'occuper à s'instruire,
 Que de travailler à se nuire?

Pourquoi publier ses travers,
 Et de nos vains débats informer l'Univers?

Désir de briller dans l'histoire
 Et de graver son nom au Temple de Mémoire
 Vous n'êtes que futilité,
 Aux regards de la vérité.
 Et dans le cercle étroit où l'Homme est limité,
 Doit-il aspirer à la gloire ?
 Tout fuit, tout n'est que vanité.
 Nos discours, nos vers, nos ouvrages
 Du tems éprouvent les outrages;
 Tout cède à sa puissante main,
 Et nos critiques, nos libelles,
 Ces monumens de nos querelles
 Auroient-il un meilleur destin ?
 Laissons d'un vain éclat les coupables chimères ;
 Que l'amitié règne entre nous,
 Rien n'est plus grand, rien n'est plus doux ;
 Nous sommes Citoïens, vivons come des frères,
 Sans faire pour briller des efforts superflus ;
 Aimons - nous, ne disputons plus.
 Voilà, pour s'élever un moïen légitime.
 Avec un Peuple vil on n'est point confondu,
 Lorsque l'on est digne d'estime
 Et quand on a de la vertu.
 Que la vérité nous éclaire ;
 Et que son conseil salutaire
 Devienne pour vous & pour moi,
 L'Arrêt d'une suprême loi.

GENEVE, ce 15. Avril 1761.
 J. B. T.



LA LIBERTÉ RECOURÉE.

Imitation d'une Ode Italienne.

GRace à ta perfidie , un amour malheureux
 Ne livre plus mon ame au plus cruel martire.
 Les Dieux ont pris pitié de mon sort rigoureux :
 Tes charmes pour mon cœur ne font plus dange-
 reux ,
 Et libre de ton joug à la fin je respire.

Non , ce n'est pas un songe ! un dépit infensé
 Ne me déguise point une ardeur mal éteinte :
 Vainement devant moi ton nom est prononcé ;
 Je l'entens sans alarmes , & ton aspect , NICE' ,
 A ma tranquillité ne porte plus d'atteinte.

Je dors & le sommeil ne m'offre point tes traits :
 Tu n'es plus cet objet qui m'occupoit sans cesse ;
 Ton absence à mon cœur ne coute nuls regrets :
 Je ne désire point de revoir tes attraits ;
 Je les revois sans joie ainsi que sans tristesse.

D'aucun trouble , à tes yeux , les miens ne font
 émus :
 J'opose à tes dédains une froideur extrême.
 Tu t'approches de moi sans me rendre confus :
 Je puis , de ta beauté qui ne me touche plus ,
 M'entretenir sans risque avec mon Rival même.

Par

Parle - moi fièrement & d'un ton plein d'aigreur
 Ou daigne m'honorer d'un regard , d'un fourire ;
 Tout est égal pour moi , ta haine ou ta douceur.
 Tes yeux ne savent plus le chemin de mon cœur ,
 Ta bouche sur mes sens n'a plus aucun empire.

Que je fois satisfait ou triste déformais ,
 Ma joie & mes ennuis ne font point ton ouvrage.
 Je ne suis plus tes pas dans le fonds des forêts :
 Sur un coteau riant loin de toi je me plais ;
 Je m'ennuie avec toi dans un séjour sauvage.

Je suis pourtant sincère. Oui , toujours tu verras
 Ta beauté justement attirer mon suffrage :
 Mais j'en fais dont les yeux brillent de plus d'apas
 Et même (que le vrai ne te révolte pas)
 Je vois quelques défauts sur ton charment visage.

D'abord il m'en couta , je l'avoüe ; & la mort
 Me parut , en brisant une chaîne aussi rude ,
 Devoir être le fruit d'un si pénible effort ;
 Mais pour redevenir le maître de son sort ,
 Que ne fait point un cœur las de sa servitude !

Pour se débarasser , l'oiseau pris au filet ,
 De quelques plumes fait l'utile sacrifice :
 Bientôt il les recouvre & rendu plus discret ,
 Il fait se garantir des pièges qu'en secret
 Lui tend de l'Oiseleur l'impuissant artifice.

Je jure si souvent que jé ne t'aime plus
 Que peut-être , NICE' , tu crois que je t'adore :
 Non , ne t'en flate pas , mes liens sont rompus ;
 Mais après les dangers que le cœur a couru ,
 L'esprit avec plaisir se les tetrace encore.

Ainsi , par le Guerrier , ses faits sont racontés ,
 Des coups qu'il a reçu toujourns il fait l'histoire ,
 Et cite les périls par sa valeur domptés :
 Tell'Afranchi , des fers qu'il a long tems portés ,
 Se plait à rapeller sans cesse la mémoire.

Si je te parle donc , de ma flame vainqueur ,
 Ce n'est plus pour te rendre un homage fervile ;
 C'est pour me contenter , pour braver ta rigueur ,
 Et même sans daigner m'informer si ton cœur ,
 Est , en songeant au mien , inquiet ou tranquile.

En comparant ma perte à celle que tu fais ,
 J'ignore qui des deux , NICE' , perd d'avantage ;
 Mais je fais bien au moins , quels que soient tes
 atraits ,
 Qu'un Amant tel que moi ne se trouve jamais ,
 Et qu'on trouve aisément une Amante volage.



E N I G M E.

JE suis né prisonnier , petit & miserable ;
 Je suis père d'enfans prisonniers come moi :
 Souvent de ma prison on me délivre à table ,
 Et je porte le nom d'un Roi.
 Sans être le Dieu de Cythère
 J'habite pourtant dans les cœurs.
 Ici , Mortels , versés des pleurs
 Ma prison tua vôte Mère ,
 Et vous causa bien des malheurs,

A U T R E.

IL le faut avoüer , mon destin est bien rude ;
 Tous ceux que j'aide à s'élever
 Pour la plus basse servitude
 S'obstinent à me réserver :
 De m'opprimer sans cesse ils ont pris l'habitude.
 Cependant les plus grands , dans leur haute splen-
 deur
 Ne me peuvent nier , sans quelque ingratitude ,
 Que je ne serve à leur grandeur.
 Des injures du tems je préserve une plante ,
 Qui dans tous les climats est assés abondante
 Et dont l'usage est souverain ,
 Quoique l'odeur n'en soit charmante ;

Elle se fait prifer par sa vertu puissante ,

Qui soutient tout le genre-humain.

Pour suivre des François les manières changeantes ,

Sous mille formes différentes ,

Il a fa'u chez eux fort souvent me ranger ;

Quoique par une Loi , qui paroît éternelle ,

J'aie une règle naturelle ,

Qui devoit pour toujours m'empêcher de changer.

Il faut être bien fou sans doute , ou bien austère ,

Pour croire que sans moi l'on put couler ses jours ;

Pourtant , si PLUTARQUE est sincère

Des Sages , des Héros ont eû cette chimère ,

De refuser mon utile secours.

Cette belle marote est maintenant cessée ,

Et tout home aujourd'hui , par la comune Loi ,

Passeroit pour avoir la cervelle blessée ,

S'il vouloit se passer de moi.





LOGOGRIPE.

SI je suis dans un tems le rebut des humains,
 Dans un autre je suis un trésor en leurs mains.
 Aux Peuples come aux Rois mon être nécessaire
 Est des plus grands secrets souvent dépositaire ;
 On m'aime, on me chérit, on m'abhorre, on me
 craint ;

De mes décisions l'on rit & l'on se plaint :
 Lecteur, me conois tu ? Dis le moi, je te prie !
 Non. Pour y parvenir vois mon anatomie :
 Elle présente aux yeux, aussi-tôt qu'à l'esprit,
 Celui qui dans l'Eglise a le plus de crédit ;
 Un meuble très comun, & surtout à l'Armée,
 Où tout ce qu'on y met est réduit en fumée ;
 Un péché capital, un Pontife, un Oiseau,
 Un instrument à poudre à purger le cerveau,
 La place où de CURE's les présens on égraine ;
 Un des quatre Elémens, un nid de Souveraine
 Un... Mais pourquoi d'ailleurs de si longs entretiens ?
 C'en est assés, Lecteur, je le vois tu me tiens.



A V I S.

LA 6me Loterie de l'Eglise de *St. Pierre* étant tirée, & les Prix payés aux Gagnans; Le Louable Magistrat de la Ville Imperiale de *Dortmund*, en Westphalie, a trouvé à propos de la continuer, & de faire publier la 6me Loterie de la même Eglise, qui consiste en un Fonds de 600000. fl. courr. d'Holl. 30000. Lots & 15000. Prix, par conséquent seulement un Billet blanc contre un bon. La mise pour toutes les 4. Classes est de 20. fl. argent d'Empire, le florin est reçu à 60. x. & payé aux Gagnans à 58 x. On peut avoir des Demi-Billets & on fera maître de payer la mise entière à la fois pour ne rien négliger, ou Classe par Classe. La Collecte se fermera le 3. Juillet prochain, & la 1re Classe se tirera le 13. dud. Mois. Les Plans en Allemand & en François, qu'on peut avoir gratis, donneront une explication plus détaillée & satisfèront par le bel ordre & la netteté qui règne dans cette Loterie.

La 1re Classe de la 12. Loterie de la Ville d'Utrecht, se tirera suivant le Plan au plus tard le 18. Mai prochain: Elle consiste en 300500. fl. 4. Classes, 13000. Lots & 5587. Prix. La mise est pour toutes les Classes fl. 27. 32. x. & on peut gagner 30000. 15000. 10000. 7500. 5000. 3500. 2500. 2000. 1500. 1250 & 1000. fl &c &c. Le Plan est plus succinct & plus précis là-dessus. M. NEUHAUS le Fils à *Biemme* continue à se charger de la distribution des Billets, pour les deux dites Loteries, offrant ses services au public à cet égard. Il

recevra toujours en son tems les Listes imprimées & originales de Tirage, qu'il gardera come Pieces Justificatives, afin de les comuniquer aux Intéressés en tout tems, à leur réquisition, & si on le demande, il les enverra aussi au dehors, moienant qu'on les renvoie d'abord franco. Il prie ses Correspondans & les Amateurs d'afranchir les argents & les Lettres, pour les susd. Loteries.

On peut aussi avoir des Billets pour toutes ces Loteries, de même que pour celle de la 42me Loterie de la Généralité de la *Haye*, pour la 2e. Classe, chés M. SCHALCH, Comiss. de S. A. S. le Prince de HOHENLOHE, &c. Grand-Juge de la Chambre Impériale de Wetzlaar &c. demeurant au Raifin Blanc à *Schaffouse*, qui est déjà conû sous le nom de Comiss. Général desd. Loteries dans toute la Suisse. De même on trouvera aussi des Billets chés Mr. J. Conrad BALBER à *Zurich*, le tout suivant un avis publié dans les Gazettes de Hurter de *Schaffouse*.

T A B L E.

- S**eptième Lettre d'un Protestant employé dans la Mission pour convertir les Juifs. 361
- Suite de l'Essai sur la nature & la nécessité du Travail. 379
- Essai sur ce Sujet Académique: Le desir de perpétuer son nom & ses actions dans la mémoire des homes est il conforme à la nature & à la raison? 391
- Lettre à l'Auteur de l'Essai sur la Question, Quel est le plus glorieux ou de vain-

cre son énémi par la vertu ou de se vaincre foi même.	399
<i>Réflexions sur cette maxime, l'Esprit est souvent la dupe du cœur.</i>	404
<i>Lettre de Mad. du Boccage à M. Gesner.</i>	419
<i>A M. de R** sur la nouvelle Heloyse.</i>	411
<i>Lettre à l'Auteur des six Questions ou Sujets proposés dans le Journal de Février.</i>	414
<i>Lettre sur cette Sentence, Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe.</i>	421
<i>A M. de M**.</i>	425
<i>Conjuration de Dom Juan, Duc de Bragançe.</i>	431
<i>Histoire de M. & Mad. Chafes, traduite de l'Anglois.</i>	442
<i>Nouvelles Academiques.</i>	451
<i>Remarques pratiques sur les Eaux de Bonn.</i>	462
<i>Aux Editeurs en leur envoiant une Ode sur le Psaume CL.</i>	469
<i>Ode sur le Psaume CL.</i>	470
<i>Epitre à Mr. de L** sur deux Rimes.</i>	471
<i>Epitre à M. M**.</i>	483
<i>La Liberté recouvrée, imitation d'une Ode Italienne.</i>	486
<i>Enigmes.</i>	489
<i>Logogriphe.</i>	491
<i>Avis.</i>	492



